

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1929-1930 — N° 126

DE SYLVIUS A RÉGNIER DE GRAAF

Quelques considérations sur les idées médicales au XVII^e siècle.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 6 juin 1930

PAR

Albert REY

LICENCIÉ ÈS SCIENCES

Né à LA TESTE-DE-BUCH (Gironde), le 17 septembre 1890.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	Président.
		PACHON, professeur	Juges.
		DAMADE, agrégé	
		PIÉCHAUD, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1929-1930 — N° 126

DE SYLVIVS A RÉGNIER DE GRAAF

Quelques considérations sur les idées médicales au XVII^e siècle.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 6 juin 1930

PAR

Albert REY

LICENCIÉ ÈS SCIENCES

Né à LA TESTE-DE-BUCH (Gironde), le 17 septembre 1890.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	Président.
		PACHON, professeur	Juges.
		DAMADE, agrégé	
		PIÉCHAUD, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET
3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSE, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUIL,
RIVIÈRE, BARTHE, LE DANTEC.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	VERGER.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	MAURIAC.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DENIGÈS.
Anatomie.....	VILLEMEN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	AUCHÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BELLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM. DELAUNAY (Physiologie), MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
Histologie.....	LACOSTE.	id.....	JEANNENEY.
Anatomie pathologique.....	MURATET.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	GREYX.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	N.	id.....	N.
id.....	AUBERTIN.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	DAMADE.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	PIÉCHAUD.	Pharmacie.....	GOLSE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Poëriculture.....	N.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac..	N.
Accouchements.....	PERY.	Pharmacie chimique.....	GOLSE.
Ophtalmologie.....	CABANNES.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.

Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MA FEMME

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ

A MONSIEUR LE PROFESSEUR V. PACHON

*Professeur de Physiologie à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de Médecine,
Membre Associé de la Société de biologie,
Membre Associé de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZÈS

*Professeur d'Anatomie-pathologique et de Microscopie clinique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Membre correspondant national de l'Académie de Médecine,
Médecin-chef du service des contagieux,
Chevalier de la Légion d'honneur,*

DE SYLVIVS A RÉGNIER DE GRAAF

Quelques considérations
sur les idées médicales au XVII^e siècle.

INTRODUCTION

M. le Professeur Sabrazès nous a proposé pour sujet de thèse l'étude de la pathogénie des fièvres intermittentes exposée par Régnier de Graaf dans son *Traité du suc pancréatique* et, d'une façon plus générale, l'étude des idées médicales de cet illustre physiologiste, qui fut en outre un praticien notoire et « fit merveille » dans la petite ville de Delft, où il s'était établi. M. Sabrazès nous faisait remarquer combien, pour Régnier de Graaf comme pour Linné, l'homme de science l'emporte sur le médecin, imbu des doctrines de son temps, n'arrivant pas à s'en dégager et acceptant sans hésitation des explications pathogéniques sans consistance.

On a consacré peu d'études à Régnier de Graaf physiologiste et encore moins à Régnier de Graaf médecin; nous avons dû nous référer aux textes et nous avons eu l'impression qu'il était impossible de séparer dans ce travail Régnier de Graaf de son Maître Sylvius.

On a arbitrairement fait deux parts des œuvres qu'a écrites l'auteur du *Traité des clystères* :

Celles qu'il a composées sous l'influence de l'homme exceptionnel que fut Sylvius ;

Celles qu'il a écrites sous sa propre inspiration.

Les premières sont le *Traité du suc pancréatique* et une partie du « *De Virorum organis* », les autres le « *De Mulierum organis* » et le reste de ses œuvres.

Par les unes, il tient une place considérable dans l'histoire de l'iatrochimisme et des théories sylviennes dans ce qu'elles ont d'excessif et de passager.

Par les autres, qui nous révèlent sa pensée propre, de Graaf appartient à l'histoire tout court et, comme l'a si justement proclamé M. le Professeur Pachon dans sa leçon inaugurale : « Il a marqué — que ce soit davantage sa gloire — les bases sur lesquelles pouvait s'élever l'édifice médical : l'anatomie et la physiologie. Le dessein de Régnier de Graaf a été accompli ; sur ces bases solides, l'édifice s'est dressé, a grandi... Gloire à Régnier de Graaf. »

Les historiens de la médecine donnent peu de détails sur son compte (sauf des détails biographiques). Les deux volumes de Daremberg lui laissent à peine une petite place, huit lignes en tout, dans un ouvrage de 1.000 pages. Ce médecin hollandais figure avec les petits maîtres de la médecine comme certains peintres, ses compatriotes, sont classés parmi les petits maîtres de la peinture. Il n'entre pas dans notre programme d'étudier R. de Graaf physiologiste, mais uniquement R. de Graaf médecin.

Sur Sylvius existe une littérature plus abondante, presque unanimement hostile à ce grand homme. La raison en est assez curieuse. Les idées générales de Sylvius sur la médecine concordent à peu près avec les idées modernes. La plupart de ses commentateurs vivaient avant 1850, à une date où l'orientation des idées médicales était fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Les modernes historiens ont reproduit sans les modifier les jugements portés par leurs prédécesseurs à une époque où l'on considérerait comme déraisonnable d'asseoir les bases de la médecine sur la physique, la chimie et l'expérimentation.

Dans les pages qui vont suivre, nous examinerons le milieu où ont vécu nos personnages. Nous essaierons de mettre en

lumière le rôle des savants que l'on peut qualifier de curieux des choses de la médecine. Nous tenterons de montrer brièvement l'influence prodigieuse que Descartes a exercée sur son époque et sur la médecine iatrochimique. Nous avons une tendance à négliger ce côté de l'activité cartésienne. C'est lui cependant qui a mis à la mode « les expériences »; chacun voulait s'intéresser aux dissections, aux essais de physiologie, qui étaient, non la distraction la plus goûtée, mais le principal travail « du plus grand philosophe que la terre ait jamais porté ».

En de Graaf nous verrons le principal acteur, la cheville ouvrière de la doctrine chimiatrique, l'homme de l'effervescence viciée de la bile et du suc pancréatique. Nous verrons comment cette œuvre, qui lui est reprochée parfois par ses commentateurs, lui a été imposée par les circonstances.

Nous nous efforcerons de mettre en relief le caractère de Sylvius, les hautes qualités morales de celui qui fut un animateur de la médecine de son temps et un précurseur des idées modernes.

Enfin nous avons cru devoir ajouter une courte biographie de Sylvius et de Graaf, biographie réduite à sa plus simple expression, qui permettra de situer dans le temps les principaux événements de la vie de ces savants et la publication de leurs œuvres les plus marquantes.

On nous excusera d'avoir fait des citations en latin; souvent la langue latine a une force intraduisible; on ne peut donner l'équivalent de : « *nec expanduntur Pulmones, quia implentur aere, verum aere implentur, quia expanduntur* ». La traduction ajoute ou retranche toujours quelque chose; en lisant le texte on est certain de saisir toujours l'exacte pensée de l'auteur.

Nous ne saurions trop remercier ici M. le Professeur Sabrazès, notre président de thèse, qui a bien voulu nous inspirer cette thèse, nous aider de ses conseils, de sa profonde érudition et de sa parfaite connaissance des idées médicales du passé.

Nous nous souvenons avec gratitude de l'accueil que nous a

réservé à plusieurs reprises M. le Professeur Pachon, qui a exposé devant nous des idées neuves et originales sur la genèse des théories médicales et qui nous a encouragé à poursuivre une étude dont nous avons craint parfois l'aridité.

Nous avons évité autant qu'il a été en notre pouvoir l'analyse des théories ou des idées, analyse souvent fastidieuse. Nous avons essayé de montrer d'un seul coup, par des citations ou des exemples, le fossé qui sépare notre état d'esprit de celui des anciens auteurs ou, au contraire, les affinités qui existent entre les tendances de certains d'entre eux et nos modernes conceptions.

Nous donnons très fréquemment comme références les œuvres de Sylvius. Nous nous référons à l'édition de 1679, imprimée chez Daniel Elzévir et Abraham Wolfgang, à Amsterdam, intitulée : *Francisci Deleboë, Sylvii Opera Medica, tam hactenus inedita, quam variis formis et locis edita*, etc.

Pour les œuvres de Régnier de Graaf, nous nous référons à l'édition de 1678 : *Opera omnia*, chez Huguetan, Lugduni Batavorum; ou à la traduction française de M. N. P. D. M. à Bâle, chez Emmanuel-Jean-George König, 1679. Cet ouvrage, incomplet, ne contient pas la traduction des épîtres, des dédicaces, ni des préfaces.

BIOGRAPHIES

François Deleboë, dit Sylvius.

Deleboë est une déformation de Dubois, comme le prouve la traduction latine : Sylvius. Cette famille Dubois était une des plus notables du Cambrésis, alliée des Senwart, des d'Oisy et surtout des Crèvecœur. La gravure qui accompagne l'édition de 1679 de ses œuvres ne nous laisse pas ignorer cette origine. La devise placée sous son blason porte les mots Deleboë Crèvecœur et, plus bas : bene agere et lætari. La planche a été gravée par un assez bon artiste, C. Van Dalen junior; le visage de Sylvius reflète le calme et la bonté. Lucas Schacht fait remonter l'origine de cette famille Dubois à l'an 1100 de notre ère; elle s'était longtemps illustrée dans la guerre. Un de ses membres, Jacob Dubois, converti au protestantisme, dut se réfugier à Hanau pour fuir les persécutions. C'est là que naquit, en 1614, François Deleboë. Il fit à Sedan (place de sûreté) ses humanités, puis ses premières études médicales, puis il décide de voyager; il visite la France, la Belgique, l'Allemagne, étudiant la chimie, la physique, la botanique, qu'il considérera toujours comme les véritables bases de la médecine. Il prend son bonnet de docteur à Bâle, à l'âge de 23 ans. Au cours de l'examen, il différa à peine d'opinion avec les membres de son jury, qui le consignèrent sur le diplôme (*verba sunt diplomati ejus inferta*), éventualité extrêmement rare. Il reçoit solennellement le baiser de paix et les ornements traditionnels : le chapeau, l'anneau et le livre. On peut lire dans Maurice Raynaud le récit détaillé de ces cérémonies médicales.

Il s'installe à Hanau et y exerce deux années.

Il voyage en France et entre en relation avec Descartes. Puis, à la demande de deux professeurs de l'Académie de Leyde, Adolphe Vorst et Van Heurne, il ouvre dans cette ville un cours libre d'anatomie qui obtient un éclatant succès.

Appelé à Amsterdam, il connaît une renommée sans égale, à tel point qu'en 1638 il est nommé professeur à l'Université de Leyde. Sa réputation s'étend à tout le monde civilisé, il parvient au faite de la grandeur; il est nommé sénateur, puis recteur de l'Académie. Il est l'oracle de la médecine, son Apollon Pythien. Il meurt en pleine gloire en novembre 1672, épuisé par le travail.

Tous ces détails sont tirés de l'*Oratio Funebris* qui figure à la suite des œuvres de l'auteur (édition citée plus haut).

Régnier de Graaf.

Régnier de Graaf était fils d'un ingénieur de Schoonhaven inventeur de plusieurs machines hydrauliques. Il naquit dans cette ville en 1641.

Il fit à Utrecht ses premières études médicales; il était déjà préoccupé par « l'usage des viscères », dont on se souciait peu à cette époque.

En 1661, il s'inscrit à l'Université de Leyde et étudie la médecine sous la direction de Sylvius et de Van Horne. Il était considéré « comme beaucoup plus qu'un simple écolier »; c'est là qu'en 1664 il écrivit son ouvrage sur le suc pancréatique.

En 1665, il visite la France, vient à Paris, fait la connaissance de Chapelain, auteur d'une traduction française de *De Succo pancreatico* (chez Olivier de Varennes, 1666), fréquente chez Habert de Montmort et chez l'abbé Bourdelot; il fait deux communications à l'Académie de ce dernier.

Le 23 juillet 1665, il prend le bonnet de docteur à la Faculté d'Angers, à l'exemple de l'illustre botaniste Morisson et de Meibomius.

On manque de détail sur les voyages qu'il fit en France, où il resta deux ans. Il écrit « qu'il était attiré par les facilités

de dissection qu'on rencontrait dans notre pays ». Eloy prête la même opinion au savant Swammerdam. Et quand Maurice Raynaud, dans *Les médecins au temps de Molière*, écrit : « La Faculté était réduite à attendre qu'il se commît des crimes pour en profiter » (pour disséquer), il ne voit certainement qu'un côté de la question. En province, il en était autrement. De Graaf obtient en plusieurs endroits « la permission de disséquer », et, à Angers, il fait l'autopsie d'un cadavre encore chaud (voir *infra*).

En 1666, R. de Graaf se fixe à Delft, « mandé par l'état de ses affaires », puis revient en France en 1667 et, pendant trois mois, discute les assertions contenues dans son *Traité du suc pancréatique*.

Les années suivantes, il écrit, à Delft, le *De Virorum organis*, le *Tractatus de clysteribus*, puis *De usu siphonis in anatomia*, enfin son œuvre maîtresse, le *De Mulierum organis* et, pour répondre aux attaques dont il est l'objet, le *Partium genitalium defensio*. Il meurt l'année même de l'impression de son livre, en 1673, au mois de juillet.

LA MÉDECINE ET LA SOCIÉTÉ AU XVIII^e SIÈCLE

Fort justement, Béclard a écrit : « Lorsqu'on veut formuler un jugement sur une chose passée, que faut-il faire ? Il faut se reporter en arrière, se retremper pour ainsi dire dans les idées du temps : sans quoi le présent nous entoure, nous enveloppe et il devient à notre insu le mobile de nos jugements. » (1).

C'est dans cet esprit que nous étudierons quelques côtés de la révolution médicale, de l'espèce de « réformation » (2) qui a secoué le monde scientifique pendant la plus grande partie du xviii^e siècle.

Pour nous, les théories périmées de ces temps reculés se fondent dans la grisaille du passé, mais des luttes ont marqué le triomphe d'une idée oubliée sur d'autres idées oubliées; de ces luttes il nous reste des témoignages où revit l'ardeur des doctes adversaires : ce sont les... « *Diatribae* »,... « *Defensiones* »,... « *Castigationes* », riches d'accusations de perfidie, d'ignorance, de sottise, pleines de causticité et parfois d'in-

(1) Béclard, 1863, Conférence hist.

(2) Descartes, 1637, *Discours de la méthode*.

jures cinglantes ou grossières que les mœurs du temps autorisaient entre médecins, au même titre que l'ivrognerie ⁽³⁾.

Les gens du monde prennent part aux débats ; le Parlement rend des arrêts de pharmacologie et de thérapeutique ⁽⁴⁾; les passions s'exaltent; un contradicteur confondu et furieux poignarde Wirsung ⁽⁵⁾, père du canal pancréatique, au sortir d'une de ces « *Disputationes* » médicales où s'empressaient des gens de qualité.

Au point de vue scientifique et philosophique, le xvii^e siècle fut une période de révolution audacieuse et de novation hardie — le mot surprend un Français, habitué, dès l'école, à le juger comme un siècle de classicisme et d'unité, au vu des résultats politiques et littéraires.

Dans l'ordre des choses médicales, cette volonté de transformation éclate avec vigueur.

La médecine était, à cette époque, la science reine; elle englobait toutes les sciences naturelles, la physique, la chimie, la botanique, la zoologie, voire même l'astrologie et la divination.

Veut-on des exemples ? Toute une classe de médecins se paraient du titre de physiciens et en étaient fiers. Lefèvre, dans son *Traité de la chimie* (1660), écrit :

« Un homme ne peut être parfait médecin sans avoir acquis cette belle physique, puisque la physique est le fondement de la médecine et que, sans elle, personne ne peut s'attribuer d'autre titre que celui d'empirique. »

Ce *Traité* était écrit sous l'inspiration de Valot, premier médecin de Louis XIV.

Longtemps, du reste, la Faculté de médecine s'appela : *Physicorum Facultas* — *Facultas in Physica*.

Rappelons que Fludd, un affolé mystique, inventa le baromètre treize ans avant Torricelli pour mesurer la pesanteur

(3) *Oratio funebris in obitum Auctoris* : « aut a potu sordidum (quod tamen vitium, proh dolor, in Medicis plus saepius conspicitur) », p. 929, 1673.

(4) Maurice Raynaud, *Les médecins de Molière*, 1866.

(5) Biographie médicale, 1826, Article « Wirsung ».

de l'atmosphère et « prévoir par avance les changements qui peuvent survenir dans la constitution du fluide ambiant » (6).

Sanctorius introduit dans les sciences naturelles l'idée de mesure et ses ouvrages connaissent un succès prodigieux.

Presque toutes les investigations chimiques avaient été faites par des médecins; il suffit de citer les noms de Paracelse, d'Ange Sala, de Van Helmont.

La botanique était sous une dépendance étroite de la médecine.

Cœsalpin, Morisson, docteur de la Faculté d'Angers, comme de Graaf, en imaginant la classification méthodique des plantes par la forme de la fleur et du fruit, avaient ouvert la voie à Linné. N'oublions pas que Linné lui-même était médecin. M. le Professeur Sabrazès a consacré à l'étude de ses idées médicales et thérapeutiques des pages d'une savante et ingénieuse sagacité.

L'astrologie, la divination, ne semblaient pas déplacées dans les connaissances médicales.

Valot, premier médecin du roi, dont nous venons d'apprécier l'esprit éclairé dans un passage du traité de Lefèvre où se reflètent ses idées, Valot ne dédaigne pas de faire, dans le *Journal de la santé du Roi*, des pronostics singuliers.

En 1657, il annonce : « les maladies qui régneront l'année suivante : fluxion de poitrine et dysenterie; connaissance qu'il devait aux constellations et à la direction des vents. » (7).

On ne peut imaginer « la tendance des esprits à la superstition et à la crédulité; défaut dont les savants les plus éclairés n'étaient pas exempts » (8).

Sennert admet la possibilité d'entretenir des relations avec le diable (9).

La croyance aux pouvoirs surnaturels des Rose Croix (10)

(6) Fludd, *Integrum morborum mysterium*, Francoforti, 1631.

(7) *Journal de la santé du Roi*, 1667.

(8) K. Sprengel, *Hist. méd.*, t. V, p. 2.

(9) Sennert, *De Medicinâ practicâ. Opera omnia*, 1650.

(10) Secte secrète d'illuminés qui prétendaient détenir des pouvoirs surna-

hantait les esprits. Descartes tente d'entrer en relation avec eux et croit fermement à l'existence d'une composition pouvant prolonger la vie indéfiniment (11).

Fludd énumère les régions du ciel vers lesquelles il faut se tourner pour être exaucé (12).

Swammerdam tombe dans les rêveries d'Antoinette Bourignon (13).

Et Leibniz, le grand Leibniz, dans l'épithaphe de Mercure Van Helmont, écrit :

« Per quam Pythagoras et cabballa sacra revixit... » (14).

A la fin du xvi^e siècle la médecine est une science fermée, fondée sur la connaissance exacte des auteurs anciens : Hippocrate et Galien. Toutes ou presque toutes les études consistent en commentaires oraux de certains livres de ces auteurs, en « tournois intellectuels » comme les a justement appelés Maurice Raynaud.

Tout le xvi^e siècle est rempli par la lutte des partisans de l'ancienne médecine et des théoriciens audacieux qui prétendent souvent, par une vue générale de l'esprit, pénétrer les « Arcanes de la nature » (15).

Le xvi^e siècle apparaît comme un carrefour où quatre tendances s'affrontent :

Les mystiques sectateurs des Rose Croix qui pullulent en Allemagne.

turels et notamment celui de guérir les maladies par des moyens presque purement spirituels. Fludd fut au xvi^e siècle « l'oracle de leur ordre ». Dans ses écrits, la doctrine catholique était mélangée d'emprunts faits à d'autres religions — au Zend-Avesta, aux rêveries de Siméon-ben-Jokai, — Descartes croyait à l'existence des Rose-Croix et à leur pouvoir; il avait tenté d'entrer en relation avec eux; la plupart des œuvres publiées par les membres de cette secte étaient anonymes (d'après K. Sprengel, *Hist. Med.*, t. V).

(11) K. Sprengel, *loc. cit.*, p. 9.

(12) Fludd, *Medicina catholica seu mysticum artis sacrarium*, Francoforti, 1629.

(13) Illuminée qui considérait la bible comme insuffisante et voulait y joindre des inspirations que Dieu envoyait à ses élus. Elle persuada Swammerdamu de vendre son cabinet d'histoire naturelle (un des plus beaux d'Europe) pour vivre dans la solitude et la méditation. La mort l'empêcha de mettre son projet à exécution.

(14) « Qui fit revivre les nombres de Pythagore et la cabbale sacrée. »

(15) Launois, *Les pères de la biologie*, p. 29, 1904.

Les Iatromécanistes, disciples de Sanctorius et de Borelli, qui dominant en Italie.

Les partisans de la médecine hippocratique, vieille de quatorze siècles, nombreux en France.

Les Iatrochimistes, disciples de Sylvius de la Boë, parti qui prit naissance en Hollande et se répandit ensuite dans tout le Nord de l'Europe.

C'est la rivalité entre la « vieille médecine » et l'école iatrochimique qui fut la plus âpre, et c'est celle qui nous intéresse le plus, par le rôle qu'ont joué dans cette affaire Sylvius et de Graaf, précédés dans cette voie par un homme qui imprégna son siècle de son esprit systématique : René Descartes.

Il faut reconnaître trois causes à ce mouvement :

Dans l'ordre des faits médicaux :

- 1° La découverte de la circulation du sang ruinait le dogme de l'infailibilité des anciens et tout l'édifice de la médecine traditionnelle en était ébranlé.

Dans l'ordre des idées philosophiques :

- 2° Descartes, en écrivant le *Discours de la méthode*, avait révélé au monde une nouvelle façon de penser, et l'Europe entière en était agitée.

Dans l'ordre de l'orientation des nouvelles doctrines

- 3° Sylvius, en déclarant : « Omnis certitudo in medicina ab experientia » ⁽¹⁶⁾, tente de fonder une doctrine nouvelle, libérée des chaînes du passé.

Les hostilités, si l'on peut s'exprimer ainsi, commencèrent réellement en 1637 avec la publication du *Discours de la méthode*, qui eut un retentissement immense. Il révélait deux choses : au point de vue philosophique un système cohérent et supérieur aux systèmes de l'antiquité, et, au point de vue médical : « ce qui avait été écrit par un médecin d'Angleterre » dont le nom n'est même pas cité, c'est-à-dire la

(16) Sylvius, *Praxeos medicae*, p. 721 a.

circulation du sang, que Descartes avait du reste modifiée suivant ses idées personnelles.

Pendant soixante ans, on assiste à la décadence de la doctrine hippocratique, elle brille cependant d'un dernier éclat et jamais ses défenseurs ne furent plus zélés — plus religieux. C'est en 1637, année de publication du *Discours*, que paraît la plus complète et la plus belle édition de Galien et d'Hippocrate, celle de Chartier, en XIII volumes in-folio. Les adorateurs s'adressent à la poésie pour vanter les charmes d'une aussi pure doctrine, et, en 1657, Ven der Port fait éditer : « Magni Hippocratis aphorismi, metrica paraphrasi, graece et latine editi. »

Spon versifiait les pronostics, etc.

Un gros rire secoue la salle quand Mascarille parle de mettre en madrigaux toute l'histoire romaine — est-ce plus singulier que de mettre en poésie légère l'hydropisie, les fièvres et les suppurations.

Jusque vers 1630, les médecins avaient formé dans tous les pays une véritable caste : la multiplicité, l'aridité, l'obscurité des connaissances exigées, avaient détourné les profanes d'une étude aussi rebutante.

Paracelse, Van Helmont, avaient été des isolés, et leur système aussi abstrus que celui qu'ils voulaient remplacer avait compté des admirateurs fidèles, mais n'avait pas intéressé les esprits cultivés.

Mais des faits nouveaux se révèlent : la découverte de la circulation du sang, celle des chylifères ⁽¹⁷⁾, qui soulève l'enthousiasme de Gassendi jusqu'à lui faire distribuer des opuscules imprimés à ses frais pour répandre une si merveilleuse nouveauté; l'omniscience des anciens est mise en doute de toute part, un passage capital du *Discours de la méthode* révèle cet état d'esprit.

(17) Découverts par Aselli, par hasard, en faisant une expérience en 1622. Il ne publia les résultats que cinq ans après. Harvey se refusa à admettre cette découverte.

« S'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. Il est vrai que celle qui est maintenant en usage contient peu de choses dont l'utilité soit si remarquable, mais j'avoue que tout ce qu'on y sait n'est presque rien en comparaison de ce qui reste à savoir. » (18).

D'immenses possibilités sont entrevues, la philosophie et la médecine sont entièrement à rééditer, mais aussi la science tout entière est à découvrir et à explorer.

Les esprits éclairés s'attachent à la noble entreprise « de se rendre maîtres et possesseurs des secrets de la nature » (19) et ce sont surtout ceux qui doivent prolonger la vie qui suscitent l'intérêt des chercheurs.

Au contraire, les médecins de l'école ancienne méprisaient toute innovation, tout était parfait, inchangeable, définitif.

Les Curieux.

Cette science nouvelle à son début était presque uniquement qualitative, d'un accès facile aux gens instruits, et la connaissance des auteurs anciens n'était pas requise, les découvertes intéressaient tous les esprits cultivés. Ainsi se forma un courant d'opinion intensément favorable à toutes les nouveautés.

Pour exciter l'émulation des chercheurs, pour répandre leurs idées et leur conférer la célébrité passagère qui récompense parfois une innovation heureuse, il fallait une ambiance. Cette ambiance était réalisée par un type spécial au xvii^e siècle : les Curieux.

Il y aurait un gros volume à écrire sur ces dilettants de la science.

Sous leur influence, un sentiment d'intérêt profond et,

(18) Descartes, *Discours de la Méthode*, édition classique Hachette (1912), commentée par F. Charpentier, p. 116.

(19) Descartes, *loc. cit.*, *ibid.*

qu'on nous passe l'expression, un véritable lyrisme, semblent animer ce siècle classique quand il s'agit de « soulever les voiles de la Nature ».

Van Helmont s'écriait, résumant les sentiments d'une époque :

« J'ai ouvert les portes de la médecine, fermées depuis le commencement du monde, la clef unique... la clef d'or, je l'ai éprouvée à la lumière de la Vérité. » (20).

Un engouement véritable se manifeste : en veut-on des exemples :

Le cabinet de Ruysch soulève l'admiration des visiteurs, c'était à la fois scientifique et mondain.

Eloy écrit (21) : « Son cabinet était si abondant et si riche qu'on l'eût pris pour le trésor d'un souverain; mais, non content de la richesse et de la rareté, il voulut y joindre l'agrément et égayer le spectacle : il mêlait des bouquets, des plantes, à de tristes squelettes et animait le tout par des inscriptions ou des vers pris aux meilleurs poètes latins. » (22). On y donnait des réceptions : « les généraux d'armée, les ambassadeurs, les princes, les rois, s'y rendaient et demeuraient stupéfiés ».

Cet attrait de la science pour les grands se retrouvait dans toutes les classes de la société.

Certains de ces « amateurs » devinrent célèbres et honorèrent grandement la race des « Curieux ». Certains étaient riches, instruits, à la fois Curieux et Mécènes, tel Habert de Montmort qui hospitalisa Gassendi; d'autres étaient humbles et pauvres, tel Leeuwenhoék, portier de la Chambre des échevins de Delft.

« Alors que les savants de son époque avaient en général une solide instruction, une vaste érudition, connaissaient les

(20) Van Helmont, *Ortus medicinae*. Amstelodami, 1652. Nous parlons de lyrisme... on peut faire un rapprochement avec les vers de Shelley « Musique, clef d'argent qui nous ouvre la fontaine des pleurs... »

(21) *Dictionnaire de médecine*, 1778.

(22) C'était une coutume à cette époque.

langues anciennes, en particulier le latin, il n'avait rien appris, ni par la lecture, ni par la parole des maîtres, et cet homme ingénieux, esprit non cultivé mais pénétrant, examine sans suite, sans ordre, sans méthode, les liquides, les solides, les êtres inférieurs, et fait les découvertes les plus inattendues. » (23).

Régnier de Graaf, savant de race, devait le faire sortir de l'obscurité où il végétait en adressant, six mois avant sa mort, un communiqué à la Société royale de Londres, qui allait donner à Leeuwenhoék la célébrité.

Les curieux des grands centres, à l'imitation de l'Académie Léopoldine et de la Société royale, se réunissaient en « Académie des Curieux de la Nature ».

Il y en avait une à Paris chez Bourdelot, ainsi que de Graaf le dit expressément : « *Academiam Naturæ Curiosum.* » (24).

Des publications exposaient et résumaient les communications faites à ces assemblées : à Berlin, à Paris, à Breslau. Chez Bourdelot, de Graaf fit deux communications : « *De Arteribus carotidibus induratis* » et « *De monstruoso Utero* » (25).

Des petites villes, comme Angers, possédaient des curieux, auxquels on fait goûter le suc pancréatique d'un marinier, assommé par une poutre et disséqué encore chaud au Nosocomium (26).

On tient à leur opinion, il semble que leur approbation soit particulièrement recherchée.

Ils tiennent une grande place dans les œuvres de de Graaf : « Ces découvertes que je me faisais honneur de montrer aux Curieux... » (27).

Ils assistaient aux démonstrations des facultés : « Je le ferai en votre présence... comme je l'ai fait en France et ici à Delft

(23) Launois, loc. cit.

(24) De Graaf, *Opera Omnia*, Lugduni Batavorum, 1678, Dedicatio.

(25) Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, 1776.

(26) De Graaf, *Traité du suc pancréatique*.

(27) De Graaf, *Défense des parties génitales*.

en commençant ma pratique devant Messieurs les Médecins de Ville, les anatomistes-jurés et plusieurs autres Médecins, Chirurgiens et Curieux. » (28).

C'était une coquetterie d'avoir un grand nombre de ces auditeurs profanes et l'on jugeait un peu sévèrement ceux, qui faisaient des efforts spéciaux en vue de leur plaire.

« Il (Van Horne) perd beaucoup de paroles touchant les veines spermatiques des brutes pour attirer les Curieux. » (29).

On pourrait multiplier les citations :

« Non que j'ignore, écrit de Graaf, les difficultés qu'il y a d'expliquer la nature de ces fièvres et qu'aucun médecin, pour habile qu'il soit, n'a pu jusqu'à présent contenter les Curieux sur cette matière. » (30).

Plus loin :

« Quoi qu'il en soit, j'espère que mes réflexions feront plaisir aux Curieux. » (31).

Parfois ils étaient les innocentes victimes de leur soif de connaître : un de ces malheureux manque de s'empoisonner avec le suc pancréatique d'un chien que Sylvius lui avait donné à boire.

« Il lui vint, quelques instants après, une si grande puanteur de bouche que les assistants ne pouvaient le souffrir. » (32).

Il apparaît même qu'une véritable littérature s'était créée à leur usage :

« Impossible de réussir, écrit Swammerdam, non dans l'Anatomie Curieuse, mais la vraie Anatomie. » (33).

C'était la *Science et la Vie* et le *Larousse médical* de ce temps-là.

Tout le monde s'occupait de médecine à outrance.

« Il ne paraissait pas un ouvrage tant soit peu étendu qui ne contînt, à côté des théories les plus spiritualistes, une ex-

(28) *Ibid.*

(29) *Ibid.*

(30) De Graaf, *Traité du suc pancréatique*.

(31) *Ibid.*

(32) *Ibid.*

(33) *Défense des parties génitales*.

position plus ou moins complète de l'état des sciences naturelles, « le monument le plus complet que nous possédions en ce » genre, le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, » de Bossuet, est, pour une bonne moitié, un traité de physiologie. » (34).

A l'attrait de la science s'ajoutait un goût immodéré pour les drogues, goût qui régnait dans la haute société.

Les lettres de M^{me} de Sévigné, reflet assez fidèle de son époque, abondent en détails médicaux : saignées, opérations, fièvres, remèdes merveilleux de médecins inconnus ou célèbres, recettes de grandes dames, de charlatans, de commères, tout cela figure pêle-mêle, accueilli avec un égal enthousiasme.

Elle déploie à tout propos « un luxe d'opinions médicales » (35) qui surprend.

Les gens du monde se mêlent de droguer, car, pour le public, la thérapeutique seule compte, ils préconisent l'onguent noir et les emplâtres miraculeux; la princesse de Tarente « a des compositions rapides et précieuses, elle nous a donné hier trois prises qui ont fait un effet prodigieux » (36), écrit la « noble dame ».

Les ecclésiastiques pratiquent la médecine, tel l'abbé Bourdelot, qui était d'ailleurs médecin.

Les capucins font la concurrence aux charlatans et soignent leurs malades avec des remèdes « qui purgeaient jusqu'au fond des os. » (37).

Mais surtout une grande fièvre agite les esprits, tout le monde est persuadé que de grandes découvertes sont imminentes; qu'on lise le passage du perspicace Maurice Raynaud sur le progrès :

« Un mot magique qui aura désormais le privilège de faire vibrer tous les cœurs du monde moderne n'a pas encore été prononcé, mais il le sera bientôt : le Progrès. Personne n'en

(34) Maurice Raynaud, *Les médecins au temps de Molière*, Paris, 1866.

(35) Mme de Sévigné, *Lettres*.

(36) *Ibid.*

(37) *Ibid.*

parle, mais tout le monde y songe. C'est un désir, un instinct, une aspiration confuse, avant d'être un plan conçu et prémédité. On commence à comprendre que ce qui a été jusqu'ici n'est pas tout ce qui pourrait être, que l'antiquité n'a peut-être pas laissé en toute chose l'idéal du beau et du vrai. » (38).

Influence médicale de Descartes.

L'attrait de la science médicale :

« Quæ nulla est præstantior neque difficilior » (39), écrit Leibniz, est tel, que le plus grand philosophe du temps ne dédaignait pas d'en faire le but principal de ses études. « J'ai résolu de n'employer le temps qui me reste à vivre à autre chose qu'à tâcher d'acquérir quelques connaissances de la nature qui soient telles qu'on puisse en tirer des règles pour la médecine plus assurées que celles qu'on a eues jusqu'à présent. » (40).

Tout le programme des nouvelles écoles médicales qui se créaient est contenu dans ces lignes. Celle qui nous occupe, l'Ecole iatrochimique, procède presque indirectement des doctrines cartésiennes et nous allons tâcher de préciser un peu cette influence et cette filiation.

On connaît la phrase de Petit de Julleville :

« L'influence qu'exerça Descartes sur la langue et sur les idées dans la deuxième partie du xvii^e siècle est certainement très considérable. En Hollande, en Allemagne, aux Pays-Bas, le cartésianisme envahit les universités. En France, il règne surtout dans les salons. Tous les hommes de Port-Royal (hormis Pascal), tout l'Oratoire, Malebranche en tête, le cardinal de Retz, Bossuet, Fénelon, les magistrats, les grands seigneurs, les femmes, tout le monde fut cartésien. Cette mode eut ses exagérations et ses ridicules. Se déclarer carté-

(38) M. Raynaud, *loc. cit.*

(39) Plus éminente et plus difficile qu'aucune autre.

(40) Descartes, *loc. cit.*, p. 133.

sien, feindre d'entendre quelque chose à ces hautes matières, fut le comble du bel air, les plus frivoles se crurent tenus d'affecter cette vanité. » (41).

On a prétendu ultérieurement que cette influence avait été exagérée. Il convient peut-être de distinguer : en médecine, l'influence directe de Descartes est frappante, certaine, indéniable.

Si les théories ont sombré, il faut reconnaître cependant que, dans toutes les branches de la connaissance, le courant d'idées que fit naître le cartésianisme est à la base du mouvement scientifique qui a créé notre civilisation.

Sans être médecin, Descartes faisait des expériences répétées. En 1638, « il composait un abrégé de médecine qu'il tirait en partie des livres et en partie de ses observations et raisonnements » (42).

Il écrivait : « J'espère pouvoir me servir pour provision de ce travail pour obtenir quelque délai de la Nature. » (43).

Ailleurs il affirme, parlant de ses dissections : « C'est un exercice auquel je me suis souvent occupé depuis onze ans et je crois qu'il n'y a guère de médecin qui y ait regardé plus près que moi. » (44).

La *Vie de Descartes*, par Baillet, abonde en traits de ce genre (1693).

« J'ai été un hiver à Amsterdam que j'allais quasi tous les jours en la maison d'un boucher pour lui voir tuer les bêtes et faisais apporter de là en mon logis les parties que je voulais anatomiser plus à loisir, ce que j'ai fait plusieurs fois en tous les lieux où j'ai été et je ne crois pas qu'aucun homme d'esprit m'en puisse blâmer. » (45).

Ses lettres, ses œuvres, les commentaires que tout cela suscitait, avaient un tel retentissement qu'une aventure à

(41) *Littérature française*, 1907, p. 586.

(42) Lettre à M. Quitlichen, t. VIII des *Œuvres complètes*, édition Cousin.

(43) *Ibid.*

(44) *Œuvres complètes*, loc. cit., p. 100.

(45) *Ibid.*, p. 174.

peine croyable arriva — il la mentionne dans une lettre au P. Mersenne.

« J'ai reçu, dit-il, la lettre d'un docteur que je n'ai jamais ni vu ni connu, qui me remercie de ce que je l'ai fait professeur de médecine dans une Université où il n'eût jamais osé prétendre sans moi. Ce qui lui est arrivé parce que, ayant enseigné en particulier quelque chose de ma philosophie à des étudiants de ce lieu-là, ils ont pris un tel goût qu'ils ont prié les magistrats de leur donner ce professeur. » (46).

Il s'agissait de Du Roy (Regius), qui avait ouvert un cours libre de physiologie cartésienne à Utrecht; cet enseignement eut un tel succès qu'il valut à Regius, en 1638, le titre de professeur de médecine et de philosophie de l'Université de cette ville. Quoique n'étant pas médecin, Descartes était souvent consulté au sujet des malades, à cause de sa notoriété en ces matières; il visita Pascal et donna des conseils (47).

On sait qu'il avait remanié la théorie de Harvey à son idée, et cette théorie « améliorée », consolidée par le renom de l'illustre philosophe, se répandit sous cette forme en accord avec les idées qu'on se faisait de la vie : l'intervention des esprits animaux, l'idée de la dilatation du sang, en harmonie avec les recherches du chimiste cartésien Boyle, entraînaient tous les suffrages.

Il n'entre pas dans notre programme d'exposer les idées médicales de Descartes, même en abrégé — on les retrouve presque toutes dans les théories de l'Ecole iatrochimiste. Ce qui importe surtout n'est pas de ressusciter plus ou moins exactement telle ou telle théorie abandonnée, mais d'essayer de mettre en lumière les parcelles de vérité, souvent de divination, qui se glissent dans les travaux des vieux auteurs.

Les idées de Descartes, répandues dans l'Europe entière et particulièrement en Hollande, avaient orienté les idées vers une rénovation de la médecine; ainsi naquit le chimiatriisme.

(46) *Vie de Descartes*, par Baillet (1693), t. II, p. 40.

(47) Pascal, *Pensées et opuscules*, Brunswicg. Hachette, p. 14 et 15.

qui prétendait résoudre le problème posé par l'insuffisance de la médecine traditionnelle.

Caractère livresque de la médecine hippocratique et orthodoxe.

En quoi consistait cette dernière ? Nous n'avons pas la prétention de résumer ici l'ancienne médecine; tous ceux qui ont essayé de le faire en quelques pages ont échoué; nous pouvons cependant tenter de comprendre les bases sur lesquelles elle se fondait et le mécanisme de son action.

Les anciens avaient laissé des écrits très divers, souvent très opposés. La médecine consistait dans la connaissance complète de ces textes (cela était essentiel), puis en leur discussion et leur interprétation.

Cette interprétation se faisait suivant les canons de la logique aristotélique, mâtinée de scholastique moyenâgeuse. On effaçait d'abord par des arguties les différences réelles que laissaient apparaître les textes d'auteurs différents, le tout, suivant les règles, avec « majeure, mineure et conclusion » (48).

Puis on tirait des méthodes de diagnostic et de thérapeutique des *Aphorismes* et des *Pronostics* d'Hippocrate et des livres de Galien, qui constituaient en quelque sorte les « commandements de la médecine ».

Tout cela était essentiellement intellectuel, verbal, livresque; on formerait des bibliothèques entières avec les commentaires, les controverses, les déductions, qui furent imprimés sur les écrits d'Hippocrate et de Galien.

Le prestige de l'antiquité était tel que cette conception resta vivace jusqu'au début du XIX^e siècle.

Dans les *Biographies médicales* imprimées en 1825, on peut lire :

« ...Hippocrate, le plus grand des médecins anciens; et qui

(48) Maurice Raynaud, *loc. cit.*

n'a jamais eu d'égal parmi les modernes, génie prodigieux qui, réunissant aux résultats de sa propre expérience des faits épars et incomplets observés avant lui, fit de la médecine un corps de science et découvrit... une admirable doctrine médicale, tellement vraie et tellement conforme à la nature qu'encore aujourd'hui, après plus de 2.000 ans, c'est la seule à laquelle les médecins puissent se rattacher. »

Maurice Raynaud, dans *Les médecins au temps de Molière*, a laissé le résumé le plus bref, le plus clair, de l'ancienne médecine; il l'a dépouillée de tout le fatras qui peut égarer l'esprit du lecteur — le résumé compte cependant vingt-cinq grandes pages... et c'est un casse-tête chinois.

Mais quelques exemples choisis tirés de ce même ouvrage pourront donner une idée des effarantes déductions auxquelles se livraient ceux que Molière a su ridiculiser.

En France, à Paris, forteresse de la médecine conservatrice, il était interdit de publier quelque chose qui fût contraire à la doctrine d'Hippocrate. La formule suivante orne les livres de cette époque :

« Nous, soussignés, docteurs de la très salutaire Faculté de médecine de Paris, certifions avoir lu l'ouvrage... et attestons qu'il ne s'y trouve rien qui ne soit conforme à la vraie et pure doctrine d'Hippocrate, etc. »

Ceux qui n'étaient pas conformes s'imprimaient en province ou, le plus souvent, en Hollande ou en Suisse.

Les commentateurs de la médecine chimiatrice nous ont habitué à juger sévèrement et souvent injustement les doctrines de cette Ecole, mais que peut-on dire des idées qu'elle combattait ?

Un exemple de thérapeutique orthodoxe :

« Pour bien soigner, il faut connaître le tempérament des plantes; les qualités premières, celles qui constituent le tempérament de la plante, sont dues aux éléments qui entrent dans sa constitution; ce sont, comme pour l'homme, la chaleur, le froid, l'humidité, la sécheresse. Dans chacune de ces qualités, on peut distinguer 8 degrés, et leur mélange en toute proportion donne mille nuances :

» Ainsi, eu égard à un homme bien tempéré :

» Le chou échauffe au premier degré; les câpres au deuxième; la cannelle au troisième, l'ail au quatrième:

» L'orge rafraîchit au premier degré; le concombre au deuxième...

» Le buglosse humidifie au premier degré...

» Les plantes sont raréfiantes, atténuantes, adoucissantes, apéritives, irritantes; les qualités se combinent...

» Puis on envisage les qualités troisièmes : elles sont diurétiques, emménagogues, anodines.

» Il y a donc le tempérament, les qualités réelles, enfin les qualités occultes les moins connues, par définition, et de beaucoup les plus utiles (vénéneuses, purgatives, antidotes)... c'étaient les vertus. » (49).

Malebranche, dans *La recherche de la Vérité*, s'en moque spirituellement en se demandant s'il n'y a pas « des facultés attractives pour expliquer d'où vient que les chariots suivent les chevaux qui y sont attachés — et des facultés détérsives des brosses pour nettoyer les habits ».

Remarquons que cette critique peut encore s'appliquer à la médecine de notre temps. Sitôt qu'on découvre une action dont le mécanisme est insaisissable, on parle de fixation, de tropisme, etc.

« Dans la médecine hippocratique, tout est bénin, anodin, insinuatif, détérsif, carminatif, délayant, émollient; il n'est question que de lénifier, adoucir, tempérer, rafraîchir. » (50).

Les sectateurs d'Hippocrate avaient fait de la purgation « un art d'un détail infini » (51); on purgeait séparément la bile, l'atrabile ou le phlegme, trois des quatre humeurs qu'aucun médecin ne pouvait se vanter d'avoir vues toutes.

Mais il y avait la saignée. On saignait pour tous les maux et à tous les âges. Botal et Willis déclaraient que la saignée « convenait à toutes les maladies » (52).

(49) *Ibid.*, p. 369.

(50) *Ibid.*

(51) *Ibid.*

(52) Dechambre, *Dictionnaire de médecine*.

On a fait des citations sans nombre sur la saignée; Gui Patin était un fanatique de la « section des veines » et sa correspondance est fréquemment partagée entre l'apologie de la saignée et l'amère dérision que lui inspirent ceux qui n'y ont pas recours (34).

On saigne tout : les arthritiques, les tuberculeux, les cachectiques, les hydropiques, les cancéreux, les pléthoriques, les femmes en couches, les varioleux, les paludéens, les moribonds.

Et Botal s'écriait, dans un élan d'admiration : « Le sang, dans le corps humain, est comme l'eau dans une bonne fontaine; plus on en tire, plus il s'en trouve. »

La seule préoccupation est de savoir la quantité de sang qu'on peut tirer sans tuer le patient. Sur 24 livres de sang contenu dans l'organisme, on peut en tirer vingt (4 l. 1/2) sans mourir.

La France occupe une place privilégiée : « seuls les médecins de Paris savent à quel point il faut en user » (35).

Avec de pareils remèdes, les succès thérapeutiques étaient rares; il fallait remplacer cela par autre chose et une réclame effrénée attirait les clients.

Dans un petit livre de l'époque, *Les médecins à la censure*, on entretient sur la médecine. On trouve ce tableau :

« Vous ne devineriez jamais celles (les ruses) qu'ils mettent en usage pour s'attirer la pratique; c'est le plus plaisant sujet de comédie qui se puisse imaginer, et Molière devrait bien s'y attacher plutôt qu'à jouer la médecine.

» Quelques-uns affichent en gros caractères leur nom à chaque coin de rue et se font chercher dans les divers quartiers

(34) On a donné quantités de citations de Gui Patin sur la saignée; celle-ci est moins connue :

A propos de la mort de Van der Linden, il écrivait : « Cét auteur est mort à Leyde d'une fluxion sur la poitrine après avoir pris de l'antimoine et sans s'être fait saigner. Quelle pitié ! Faire tant de livres, savoir tant de grec et de latin et se laisser mourir d'un catarrhe sans s'être fait saigner. »

(35) Riolan.

par des gens attitrés : d'autres armés d'une barbe dorale et vestus de long à la pédantesque se promènent sur leur mule par toutes les grandes rues. Plusieurs ont des personnes à gages pour publier des guérisons qu'ils n'ont jamais faites. » (36).

La réformation médicale. Naissance du chimiatriisme.

C'est la faiblesse, la maladresse, les outrances, les insuccès de cette thérapeutique, l'obscurité de la pathologie, qui ont préparé la réussite de l'école iatrochimique.

Deux voies s'ouvrent en effet : dans l'une, la contemplation stérile de textes millénaires et quasi immuables, la dialectique formelle, les disputes superficielles, dans l'autre, le départ à la « conquête de la nature », le chemin ouvert par de multiples expériences à de multiples acquisitions qu'on voyait, formant une chaîne sans fin, vérifiées par une logique qu'on estimait implacable : la logique cartésienne.

Car tous avaient une foi illimitée dans le pouvoir de la nouvelle méthode.

En 1666, lors du retour des ossements de Descartes en France, un contemporain écrit ceci :

« On souhaitait d'exposer le corps sur le lieu le plus élevé de la capitale ou sur le sommet de la première université du Royaume, afin que les dépouilles de la mortalité de ce grand philosophe puissent servir de trophée à la vérité éternelle que son esprit avait recherchée sur la terre. » (37).

En Hollande, près du grand homme, dans le mouvement d'idées que soulevait la présence de ce savant solitaire et taciturne, chacun brûlait de trouver enfin une méthode médicale, conçue d'après les nouveaux principes, et révolutionnant la médecine. Chacun pouvait à son gré interpréter ses expériences, en déduire un système et le faire triompher.

(36) Les médecins à la censure ou entretien sur la Médecine, par G. de Besançon, Paris, 1677.

(37) Cité par Cabanès dans *Légendes et curiosités de l'histoire*.

La réussite sensationnelle, inouïe, des principes cartésiens dans les mathématiques, seule science où une vérification immédiate fut permise, avait persuadé les savants que cette réussite merveilleuse était possible dans tous les domaines.

Sylvius : L'homme.

Cette tentative allait être l'œuvre de Sylvius, savant remarquable pour son époque et digne d'être étudié. Avant tout, dans la doctrine sylvienne, éclate la personnalité de son auteur, et l'homme est d'une qualité exceptionnelle.

Ce nom, à désinence latine, à l'air vieillot, évoque en notre esprit de vagues découvertes anatomiques — on le confond du reste souvent avec son homonyme l'anatomiste Jacques Sylvius ⁽⁵⁸⁾. Cet homme a cependant joui d'une vogue retentissante et telle qu'aucun médecin n'en a connu depuis.

A 23 ans il est reçu docteur de l'Université de Bâle. Peu de temps après, il ouvre un cours libre d'anatomie dans un centre universitaire fameux, à Leyde; les élèves viennent en foule écouter ce professeur qui n'avait pas 27 ans, et dont la renommée était devenue telle que « nul n'était censé savoir l'anatomie s'il ne l'avait apprise de Sylvius » ⁽⁵⁹⁾.

A Amsterdam, où il va résider, sa réputation s'enfle à tel point qu'on le compare à « Apollon venu pour extirper les épidémies de la cité » ⁽⁶⁰⁾; des malades innombrables envahissent sa maison, encombrent son seuil, font queue à sa porte. Il ne faisait point de différence entre les pauvres et les riches « *Omni populo arridebat indefessa diligentia, seria commiseratio, morum non insulsa comitas et civilitas.* » ⁽⁶¹⁾.

(58) Contrairement à son homonyme Sylvius de la Boé, Jacques Sylvius professait pour les anciens une admiration absolue. « Si le témoignage de ses sens venait contrarier l'enseignement de Galien, il se persuadait que cela était une anomalie ou un effet de la dégénérescence de notre espèce. »

(59) *Oratio funebris in obitum auctoris.*

(60) *Ibid.*

(61) *Ibid.* « La bonté et l'affabilité ingénieuse de son caractère, sa pitié sérieuse, son inlassable serviabilité, plaisaient à toute la population. »

On vantait sa science, son expérience, son habileté, sa circonspection, sa prudence..., ses vertus.

Car Sylvius était vertueux et prééminait par la haute valeur morale. Un exemple singulier met en lumière son état d'esprit.

La gloire qu'il recueille à Amsterdam le fait nommer professeur à la Faculté de Leyde...; son trouble est immense; doit-il accepter?... Un professeur doit tout savoir ou paraître tout savoir et s'expose dès lors à donner le faux pour le vrai, l'incertain pour le certain. Il fallut l'insistance de ses amis pour vaincre ses scrupules ⁽⁶²⁾.

C'était le modèle du professeur accompli. Il s'effraie de professer en public une doctrine nouvelle, tellement opposée aux principes admis; il avouait lui-même redouter les controverses et les disputes qu'elle ne manquerait pas de susciter ⁽⁶³⁾.

On eût dit que sa modestie grandissait encore son inimaginable réputation. Les étudiants de toutes les contrées de l'Europe ⁽⁶⁴⁾ venaient écouter sa parole et propager ses idées dans leur pays. Non seulement l'Académie et la Faculté de Leyde s'accroissaient sans cesse, mais la ville de Leyde elle-même s'étendait et participait à la prospérité générale ⁽⁶⁵⁾.

Sylvius joignait à ces qualités celle d'être beau, bien fait, clair, éloquent; il possédait le don redoutable et si rare de la persuasion; chaque fois qu'il montait en chaire, l'amphithéâtre était comble et l'auditoire avide était suspendu aux lèvres de l'orateur.

Il était possédé d'un amour sans bornes pour les pauvres, qu'il regardait comme ses frères.

Il les soignait gratuitement et leur donnait sur sa bourse des médicaments de premier choix, qu'il avait souvent préparés de ses propres mains ⁽⁶⁶⁾.

(62) *Oratio funebris*, etc.

(63) *Ibid.*

(64) Il en venait même de pays considérés comme barbares : l'*Index materiae medicae* du livre I de *Praxeos Medicae* fut établi par Martino Carceo de Karczagh-Uyszallása. Cumano-Ungaro.

(65) *Oratio funebris*, etc.

(66) *Ibid.*

Sylvius avait du reste mis en pratique une chose qui, pour l'époque, était inouïe en médecine... Il faisait étudier la maladie sur le malade, constater les effets de la thérapeutique sur le malade, au lieu de faire commenter dans Hippocrate des passages pratiquement inutilisables. Non seulement le cas était discuté, l'effet du traitement jugé, mais une nécropsie était la sanction des décès après une maladie singulière et Sylvius fit faire à l'anatomie pathologique des progrès oubliés par la suite (67).

Mais aucun prestige personnel, si grand soit-il, ne peut assurer le succès d'une théorie dans tout le monde civilisé. Il faut autre chose...

Sylvius. Les causes du succès de son système.

Les historiographes de la médecine ont tendance à ne voir dans le chimiatrisme qu'un procédé thérapeutique : l'emploi des remèdes minéraux. Maurice Raynaud, dans les *Médecins de Molière*, écrit : « Quant à l'efficacité des agents minéraux, on en avait tous les jours des preuves et l'on se faisait ce raisonnement très simple : s'ils ont le pouvoir d'empoisonner, pourquoi n'auraient-ils pas celui de guérir ? » (68).

Il nous semble que le succès des théories de Sylvius avait des causes plus solides et plus sûres. Cette théorie était directement opposée à tout ce qui existait alors. Médecine ancienne, systèmes de Paracelse et de van Helmont étaient d'une complexité inextricable. Le système Sylvius avait, pour assurer son succès, l'unité, la clarté, la simplicité.

On parle de système hippocratique ou galénique; en réalité il n'y avait pas plus d'unité dans ces ouvrages que dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*; tout était fort obscur et bien des points nécessitaient des commentaires nombreux, compliqués, ingénieux, astucieux.

Or, Descartes avait fait de la clarté et de la netteté un

(67) Epître anti-Deusingienne. *Opera omnia*, p. 905-912.

(68) Maurice Raynaud, *loc. cit.*, p. 178.

critérium de vérité. Les système sylvien s'accordait donc avec la tendance du temps. Sylvius était fortement imprégné de l'esprit cartésien; il a fait de nombreux emprunts à Descartes et est même entré, à cette occasion, en relation avec ce philosophe, qui n'est désigné dans l'« *oratio funebris* » que par une périphrase, mais combien élogieuse » (69).

Ces qualités rendaient le nouveau système facile et attrayant; les explications étaient simples, simplistes parfois, mais plus acceptables pour la raison que celles qu'on retirait de l'étude et du commentaire des textes anciens;

Et, nous le répétons encore, l'étonnante réussite que le système de Descartes avait rencontrée dans le domaine mathématique, la parfaite solidité du point de vue philosophique qu'il adoptait, avaient fait de la totalité des gens qui pensaient des fanatiques de « ce mortel dont on eût fait un dieu... chez les païens » (70).

Tous les mémoires, toutes les correspondances de l'époque, font foi d'un enthousiasme que nous ne concevons plus. En tant que doctrine philosophique, le cartésianisme est mort, mais il demeure comme une trame sur laquelle se développent nos pensées, nos systèmes, et cela est tellement naturel que nous n'en avons même pas conscience.

Nous avons dit plus haut que les contemporains avaient été séduits par la clarté, la simplicité, l'unité du système sylvien; cela, bien entendu, est relatif, et cette simplicité n'est appréciable qu'en opposition aux complications pointilleuses et illogiques dont la médecine du temps était encombrée.

A notre point de vue (1930), on peut considérer trois choses dans la doctrine de Sylvius : 1° la philosophie de la médecine, si l'on peut s'exprimer ainsi; c'est la partie la

(69) « Le plus illustre d'entre les philosophes médecin, chymiste, anatomiste des plus renommés. » On ignore la raison qui a fait dire à Luc Schacht « son nom échappe à ma mémoire ». On peut admettre à la rigueur qu'une amnésie passagère lui soit survenue le jour où il prononça l'« *Oratio* », mais il eût pu facilement faire disparaître cette lacune à la correction, qui a certainement précédé l'impression de son discours.

(70) La Fontaine.

plus haute de son œuvre; 2° une partie pratique, les cliniques, les remarques sur les maladies, les expériences de physiologie, les résultats anatomo-pathologiques des autopsies, et dans ces pages, que Sylvius considère parfois comme secondaires, nous trouvons, nous modernes, une moisson de notions perdues, et retrouvées depuis, de vues justes et précises, que les continuateurs de l'école chimiatrique n'ont su ni étudier, ni mettre en valeur; 3° les « marottes » de Sylvius : comme la majorité des grands savants, certaines questions lui étaient chères; de ces questions, qui trop souvent apparaissent dans ses démonstrations, on a voulu faire l'essentiel de son système.

Avant d'aborder cette étude, il faut faire une remarque philologique : le latin, langue scientifique de l'époque, avait un nombre de termes fini; les esprits répugnaient à créer des mots nouveaux. Ils le faisaient avec précaution pour un objet matériel, mais les mots représentant des concepts (dont le sens peut à volonté être étendu ou rétréci dans une large mesure) étaient pris par chaque auteur dans une acception déterminée, dérivée du sens adopté par les Latins ou du sens admis au ^{xvii}^e siècle; l'enseignement étant strictement local, les professeurs oubliaient souvent de définir un terme, dont le sens particulier était clair pour tous les étudiants.

Non seulement le sens du terme latin a varié suivant les auteurs, mais celui du mot français que les anciens traducteurs ou les modernes ont considéré ou considèrent comme l'équivalent du mot latin, a varié également, et ce sens a pris une signification plus précise ou plus restreinte depuis le début de l'ère scientifique.

Il convient de faire une deuxième remarque touchant le raisonnement de Sylvius. Comme ses contemporains, il croyait que d'une expérience bien faite on pouvait tirer, par la seule force du raisonnement, une conséquence exacte et même plusieurs conséquences exactes (71).

(71) *Veritate una detecta plures posse detegi*, p. 124 a, XXXIX.

Or, pour être concluante une expérience doit tendre à ne vérifier qu'une « inconnue », les autres données du problème étant résolues ou considérées comme résolues; mais, à cette époque, dans les sciences naturelles tout était à l'état d'« inconnues », et les interprétations des résultats d'une expérience étaient multiples.

Sylvius s'était attaché à résoudre un trop vaste sujet; entre plusieurs explications, on choisissait celle qui apparaissait « le plus distinctement », suivant la règle cartésienne, mais les faits biologiques et la raison humaine ne vont pas par les mêmes chemins. Et, quelles que soient les règles, tirées du discours de la méthode, dont il se sert, il erre très souvent, comme erra Descartes lui-même, dans l'immense chose inconnue, inexplorée, où manque tout fil conducteur, qui représente toute la science de la vie, encore inexistante en ce temps-là.

Ce fut la gloire de de Graaf, appliquant une méthode générale à un objet exactement déterminé, nécessitant le seul concours de l'observation anatomique, de faire la grande découverte du processus de génération, de telle sorte « qu'on n'hésite pas à le placer à côté d'Harvey »; sa méthode est cependant plus générale, plus rigoureuse, plus parfaite.

Mais revenons à Sylvius. Toutes ses œuvres ont été recueillies en un gros volume de 1.000 pages in-4° en deux colonnes, édité en 1679 à Amsterdam, chez Daniel Elzévir et Abraham Wolfgang. Il contient toutes les œuvres de Sylvius :

Disputationum Medicarum;
De Methodo Medendi, Liber I-II;
Praxeos Medicæ. Idea Novar Liber I-II-III;
Praxeos Medicæ. Appendix;
Opuscula varia;

Oration Funebris in Auctoris obitum a Lucas Schacht.

Il n'existe pas, à notre connaissance, de traduction française de ce volume.

Sylvius. Sa conception de la médecine. Sa méthode.

Un des traits du caractère de Sylvius était d'essayer de voir les choses hautement et largement : le titre de sa leçon inaugurale donne un aperçu de ce que sera son œuvre : « *Oratio inauguralis de Hominis cognitione* » (72).

Dans une partie de son discours, il considère la vie et la mort de l'Homme; elles sont triple, dit-il, animale, civile, spirituelle, et les considérations dont il entoure cette conception sont dépourvues de la banalité et de la redondance que l'on est accoutumé de trouver en de pareils morceaux.

Plus intéressants pour nous sont les passages où il nous laisse entrevoir sa conception de la médecine :

« *Medicina artium omnium regina* » (73).

Il a foi dans la connaissance qu'il convient d'augmenter sans cesse par un labeur infatigable pour accroître péniblement notre science (74).

« *Nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu* » (75), c'est la réplique au point de vue médical au *cogito ergo sum* de Descartes, la déclaration de guerre aux « *Doctoribus cathedralibus* » (76), qu'il raille si agréablement dans certains paragraphes de ses ouvrages.

« *Rerum naturalium principia more mathematico demonstranda* » (77); c'est là que gît l'écueil — « *Hic aqua haeset* » (78), comme il le dit souvent — erreur due à Descartes, dont il

(72) *Opera omnia*, p. 895.

(73) La médecine est la reine de tous les arts.

(74) *Ibid.*, p. 899.

(75) *Ibid.*, p. 896 b. Rien dans notre intelligence qui n'ait son origine dans notre sensibilité.

(76) *Loc. cit.*, p. 742.

(77) *Oratorio inauguralis*, p. 897 a.

Les principes des choses naturelles doivent être démontrés par la méthode mathématique. Il écrit plus bas, insistant sur ce point :

« *Methodoque Mathematicis familiari demonstrari.* »

(78) Là gît la difficulté.

parle rarement, mais dont l'esprit imprègne chaque page de ce gros livre, erreur irréparable dont presque toutes ses démonstrations se ressentiront (79).

Puis il aborde les qualités de celui qui veut devenir bon médecin.

« Ingenio sit acuto et perspicaci; judicio solido et acri, memoria perampla et fideli; laboris patientissimus; vitæque non brevis sed longæ quisquis ad sperabile perfectionnis culmen Medicinam perducere volet. » (80).

Il insiste souvent sur cette vie longue, les épidémies faisaient parmi les médecins des ravages considérables en 1662. Chrétien Lange était doyen d'âge de la Faculté de Leipzig; il avait 42 ans ... (81).

Mais, ajoute l'orateur, on ne peut trouver ces qualités chez le même homme... ce labour presque infini qu'un seul peut tenter en vain sans arriver à l'épuiser peut être entrepris, supporté, achevé par une collectivité, par l'industrie associée de plusieurs hommes travaillant comme un seul. Sylvius était donc partisan de la division du travail scientifique (82).

« L'appel auquel doivent répondre tous les médecins est l'espoir de perfectionner la médecine » (83).

Nous donnons seulement un aperçu très bref de ce discours qu'on pourrait citer entièrement et qui tranche sur le ton des auteurs contemporains; que nous sommes loin de la cinglante médisance de Gui Patin.

A peu près seul à son époque, il a cette foi dans la science, dans le pouvoir du travail conjugué, cette haute idée du méde-

(79) « *Mathematicus insignis, Philosophus industrius* », écrit-il au début de son œuvre, p. 44, LI.

Plus tard, Descartes a grandi dans son esprit : *quo utinam ad Magni Cartesii monitum...*, il n'est plus un « philosophe ingénieux », mais simplement « le grand Descartes ».

(80) Or. In., p. 901 b.

« Il doit avoir un esprit vif et perspicace, un jugement solide et pénétrant, une mémoire ample et fidèle, une vie longue, celui qui veut conduire la médecine au maximum de la perfection qu'on est en droit d'espérer.

(81) *Biographies médicales*, 1825, article Lange.

(82) *Oratio inauguralis*, p. 902-a.

(83) *Ibid.*

cin et de l'avenir de la médecine — en 1638 les facultés admettaient à peine la circulation du sang, qui rencontrait bien des incrédules, même dans le corps enseignant.

Quand il écrit : « *Praxeos medicæ Idea Nova* », ce n'est point, comme l'ont écrit trop souvent les historiens, par une folle présomption ⁽⁸⁴⁾, mais en réalité il apportait une notion nouvelle.

Pour lui toute la science humaine repose sur l'expérimentation hors laquelle il n'existe rien de vrai et rien de certain ⁽⁸⁵⁾. C'est à dessein que nous avons traduit *Experientia* par expérimentation; expérience, en français, s'oppose parfois à Théorie et implique les idées d'empirisme et de routine.

Il revient souvent sur cette notion qui lui est chère :

« *Omnem in re medica certitudinem ab unica pendere experientia.* » ⁽⁸⁶⁾.

L'expérience à laquelle il fait allusion ici c'est celle qui lui a permis d'affirmer le réflexe réno-rénal de Guyon (?), découvert par Sylvius au xvm^e siècle : « Lorsque la descente de l'urine est supprimée... à l'ouverture du cadavre on remarque qu'un rein est sain et entier... dans l'autre, un calcul a obstrué l'embouchure de l'uretère... on pense que l'autre a été arrêté par sympathie (*per consensum*). » ⁽⁸⁷⁾.

Un autre passage que nous aurons l'occasion de citer est encore plus formel à cet égard.

Il s'élève avec vigueur contre ce que Laënnec appellera plus tard « l'ignorance Hippocratique ».

« L'art médical, dit-il, ne doit se déduire ni des écrits ni des préceptes d'aucun auteur. » ⁽⁸⁸⁾.

« Il ne manque pas de gens qui font valoir dans les sciences physiques un auteur qu'ils présentent comme dictateur des sciences — ils tâchent de persuader leurs auditeurs, afin de

(84) Sprengel, *loc. cit.*, p. 59.

(85) *Praxeos Medicæ*, p. 721-a et 730, CCCXIV.

(86) *Ibid.*, p. 721-a-CLXXIII.

(87) *Ibid.*, CCLXXXIX.

(88) *Disputationum Medicarum*, p. 41-a-I.

s'approprier un peu de sa réputation et prétendent qu'ils sont seuls capables de le comprendre et de l'interpréter. » (89).

« Mais seule l'expérience compte... » (90).

On trouve souvent des parenthèses de ce genre, parenthèses qu'il ouvre au milieu d'une énumération ou d'une démonstration — coupées de temps à autre d'une remarque ironique ou scandalisée sur les bavards qui parlent à la façon des perroquets et qui feraient mieux de se taire. » (91).

« Rien ne peut être admis pour vrai dans les choses Naturelles ou la Médecine que l'expérience ne montre pour vrai et qui ne soit confirmé par nos sens. » (92).

« La médecine des anciens est imparfaite (93), il est essentiel de perfectionner notre science médicale, mais, pour fortifier et agrandir notre savoir, il faut avoir recours à des expériences pratiques anatomiques et chimiques. » (94).

Or, cette théorie était révolutionnaire : « Celui qui pense expliquer d'une façon judicieuse le mécanisme des fonctions de l'homme, qu'elles soient intactes ou déficientes, celui qui veut découvrir les causes profondes et proposer une explication de la maladie, celui-là doit s'armer d'une méthode précise et, par son enseignement et ses travaux, démontrer ce qu'il avance. » (95).

Voilà le fond du sujet, ce n'est point tant parce qu'il donnait des médicaments chimiques que Sylvius fut considéré comme le père de l'atmosphère chimie, mais surtout parce qu'il a défendu l'idée que presque tout dans la vie peut se ramener à des phénomènes chimiques et que les phénomènes qui se passaient *in vivo* étaient analogues à ceux que l'on pouvait obtenir *in vitro*.

Il faut reconnaître d'une façon raisonnée les multiples par-

(89) *Ibid.*

(90) *Methodo Medendi*, p. 80-b.

(91) *Prax. Med.*, p. 661-a-DCLVIII.

(92) *Disputationum Medicarum*, p. 43-b-xxvii.

(93) *Ibid.*, p. 47-a-iii.

(94) *Ibid.*, II.

(95) *Ibid.*, I.

ties du corps humain, les diverses parties des organes; leur contenu, leur rôle, leurs connexions, sont mis en lumière par des expérimentations anatomiques dont on connaît le résultat par des autopsies fréquentes et raisonnées (96).

C'est là le principe de la méthode employée par Régnier de Graaf dans le : « *De mulierum Organis* ».

« Le praticien, écrit-il ailleurs, observe toutes les affections qui viennent à sa connaissance par des expérimentations pratiques... »

Enfin, point capital : « la cause des variations des choses naturelles et particulières se révèle par l'expérimentation chimique qui comprend des mutations presque purement naturelles quoique effectuées artificiellement. » (97).

Le jour où il a écrit cela, Sylvius a posé les bases de la médecine expérimentale.

On pourrait multiplier les exemples de cette façon de voir...

Descartes aussi faisait des expériences, l'interprétation est vicieuse, mais le principe demeure. Avant cette époque, on n'avait pas connu en médecine cette soif d'expériences — que Sylvius faisait souvent publiquement et qui avaient remplacé les « solennités littéraires », les « tournois intellectuels », où se concentrait toute la vie scientifique d'une époque (98).

Fréquemment, Sylvius parle du médecin, soit du praticien, soit de l'homme de science — le souci de la clarté le domine. Il repousse les auteurs ténébreux qui parlent par énigmes et par termes affectés et couvrent de cette façon leur ignorance (99). Il fait l'éloge de ceux dont les pensées sont claires et simples et qui les proposent non comme un article de foi mais pour les soumettre à l'examen de tous (100).

Il fait deux classes de médecins : ceux qui marchent droit dans la voie de la vérité, qui observent et innovent d'après leur

(96) *Ibid.*, 47-a, v.

(97) *Ibid.*, 47-a v.

(98) M. Raynaud, *loc. cit.*

(99) *De Methodo Medendi* p. 134-b- xx à xxiii.

(100) *Ibid.*

expérience, et ceux qui, purement livresques, ignorent s'ils propagent la vérité ou l'erreur ⁽¹⁰¹⁾.

A chaque instant, on rencontre dans Sylvius cette foi dans l'évolution et le perfectionnement de la médecine, il insiste avec force sur ces idées toutes modernes et l'on peut dire sans exagération que Sylvius est un homme de notre temps égaré au xvii^e siècle.

Pour lui, le fondement de la médecine ce sont les expériences, la chimie, la physique.

Qu'on lise l'éloge de la chimie ⁽¹⁰²⁾ et des réactions « dans lesquelles elle surpasse la nature ».

Mais la chimie était dans le balbutiement, et Sylvius céda au désir bien humain de donner, avec des sciences imparfaites, des explications qui satisfassent l'esprit de ses contemporains; pour rendre raison de faits biologiques incompréhensibles, il céda au désir d'expliquer tout l'inconnu par le connu; nous n'en usons pas autrement aujourd'hui.

Quel était l'état de la chimie en 1660 ? (Les citations de Sylvius sont antérieures à cette époque.) Dans un livre déjà cité : « *Le traité de la chimie*, par Lefebvre, Apothicaire ordinaire du Roy; pour réparer les défauts de l'ancienne Pharmacie et pour bien établir et faire connaître la nouvelle qui n'est autre chose que la chymie réduite en pratique », on lit :

« L'iatrochimiste n'opère que pour savoir par le moyen de l'opération celle qui se fait dans l'intérieur de l'homme sain afin qu'il puisse être capable de restaurer sa santé lorsqu'elle sera attaquée par la maladie » ⁽¹⁰³⁾.

Et plus loin : « la chimie consiste principalement à savoir bien se servir avec toutes les circonstances et dépendances de ce bel art qui n'est à proprement parler que la véritable médecine. » ⁽¹⁰⁴⁾

Et, à ce sujet, on trouve dans ce livre un enseignement sur

(101) *Ibid.*, p. 124-b-XLIII.

(102) *Disp. Med.*, p. 13-viii.

(103) *Ibid.*, p. 13.

(104) *Ibid.*

l'Alchimie. Les alchimistes et Paracelse parlaient souvent du soufre — beaucoup d'auteurs voient dans ce soufre celui que nous connaissons. Lefebvre nous met en garde contre cette erreur : « les bitumes, dit-il, ont une grande diversité d'espèce, les asphaltes, l'ambre, le camphre, le naphte, le pétrole et le soulfhre — remarquez que nous ne parlons pas du soulfhre principal de toutes choses, mais d'un minéral gras et fétide », etc. (103.)

Toutes les réactions consistaient en séparations, lixiviations, distillations, sublimations. — et quelques réactions proprement dites, faites un peu à l'aveuglette; l'arsenal thérapeutique qui résultait de ces opérations était assez singulier. Voilà les médicaments que se propose de fabriquer ce parfait apothicaire et ce chimiste érudit :

Esprit igné d'urine, l'eau, l'huile, l'esprit de sel volatil, le sel fixe de sang humain, le sel et l'élixir de pierre de vessie — la chair humaine et ses préparations : préparation de la momie moderne, préparation et distillation de l'axonge humaine, l'esprit d'huile et le sel volatil des os et du crâne humain. Les remèdes qui se tirent de la corne de cerf (qu'on peut légitimement substituer à celles que l'on tire des parties de l'homme), les préparations qui se font des vipères — trochisques et sel fixe de vipère (106).

Il faut remarquer que les idées de Sylvius étaient plus hautes et qu'il a marqué avec sagacité les conditions nécessaires pour la production de certaines réactions.

Ainsi pour les fermentations il faut : le ferment, la matière fermentescible, de l'eau, de l'air (mais pas trop), une chaleur moyenne (107). Il distingue la chaleur des réactions proprement dites de la chaleur d'hydratation (108).

On est à un tournant de l'histoire de la chimie qui allait s'engager avec Becher dans l'inféconde théorie du phlogistique.

(103) *Ibid.*, p. 93.

(106) *Ibid.*

(107) *Disp. Med.*, p. 11 et 12.

(108) *Ibid.*, p. 12, *Corollaria*.

Boyle, dans le « *Sceptical chemist* », d'inspiration toute cartésienne, avait émis des hypothèses intéressantes. Des éclairs de prescience se révèlent. En 1669, Mayow faillit découvrir l'oxygène — *Spiritus nitro-aeri* — il avait remarqué que l'addition de ces parties nitro-aériennes faisait augmenter le poids des métaux dans leurs transformations en terres (oxydes) ⁽¹⁰⁹⁾, et Willis, Iatrochimiste anglais, avait écrit que la respiration était une combustion, mais une combustion lente ⁽¹¹⁰⁾. Puis, au XVIII^e siècle, tout cela est retombé dans l'oubli. La fièvre d'intérêt aigu pour le progrès des sciences s'était apaisée, il fallait attendre Lavoisier pour reprendre ces travaux au point où ils avaient été laissés.

Sylvius : Le médecin.

C'est surtout dans les œuvres posthumes de Sylvius qu'il faut puiser; il semble que, sur la fin de sa vie, son goût pour les systèmes se soit émoussé, il regarde avec plus d'acuité les malades, les maladies et semble exercer son esprit à découvrir sans prévention les liens ignorés qui unissent les diverses manifestations du mal.

On peut rappeler la phrase désabusée que prononça le maître un jour où lui était apparue la vanité de tous les systèmes :

« Combien de choses spécieuses et vraisemblables en théorie sont reconnues vaines et fausses dans la pratique. » ⁽¹¹²⁾.

Nous n'étudierons pas le détail, qui est fastidieux, mais nous choisirons des exemples caractéristiques, pris surtout dans le « *Praxeos medicæ* ».

Bezancon, dans un traité de pathologie, a écrit : « La phtisie était considérée depuis les temps Hippocratiques comme une maladie héréditaire et diathésique. On considérait qu'un phtisique naissait d'une phtisique et que la maladie résultait... de ce qu'on appelle la misère physiologique. »

(109) Dechambre, *Encyclopédie*, art. *Chimie*, p.

(110) *Ibid.*

(112) *Praxeos Med.*, I-III, Cap. VII-XIII.

« La tradition hippocratique avait eu force de loi jusqu'au xviii^e siècle. » Or, Sylvius, au xviii^e siècle, ne repoussait pas l'idée d'hérédité, mais admettait ou tout au moins signalait l'idée de contagion :

Parmi les causes de la phtisie, il fait place à la phtisie « *a contagio* ».

« Praeter quas [causas] contagii quoque fit 6^o, apud authores medicos mentio, quatenus expiratus a Phthisicis Aer, ore, naribusque propius admotis excipitur et inspiratur, a quo miasma foetida et acria continente alii, consanguinei praesertim afficiantur, inficiantur, et tandem in morbem similem phthisi prolabantur. » (113).

Plus loin il écrit : « Aut observata in consanguineis vel valde Amicis alicui ex Phthisi defuncto familiarius adstantibus vel ministrantibus tussicula cum corporis extenuatione ac febricula conjuncta. » (114).

D'autre part, Sylvius avait reconnu que la légion essentielle de la phtisie étaient les tubercules, c'est le propre terme dont il se sert.

« Vidi non semel Glandulosa in pulmonibus Tubercula minora vel majora in quibus aliquando Pus varium contineri, sectio manifestavit. Haec proinde Tubercula sensim in Pus abeuntia, et membrana sua tenui conclusa pro vomicis habenda existimo, ab illis saltem non infrequenter Phthisin ortum habere deprehendi. » (115). « Solent enim illa Tubercula cum

(113) *Ibid.*, 693-a-lxix.

En plus de ces causes, les auteurs médicaux font mention de la contagion. L'air expiré par les phtisiques est aspiré et inspiré par la bouche et les narines approchées [du malade], et, par l'intermédiaire de cet air contenant des miasmes âcres et fétides, le reste des [assistants] et surtout des consanguins sont attaqués et infectés et finissent par tomber dans la même cachexie phtisique.

(114) *Ibid.*, p. 694-a-lxxviii.

Et chez les parents ou [extrêmement] chez des amis assistant et soignant un malade mort de la phtisie, on a observé une toux sèche (*tussicula*) jointe à une fatigue physique intense et un peu de fièvre.

(115) *Ibid.*, p. 692-a-li.

J'ai vu, à plusieurs reprises, dans les poumons des tubercules, tantôt plus petits, tantôt plus grands; la coupe montra qu'ils contenaient parfois un pus

aetate augeri, atque sensim ad suppurationem pergere. » (116).

Il attribuait à la suppuration un rôle dans la fièvre hectique, le résumé marginal du paragraphe XLVIII l'établit nettement : « Non tantum pulmonum substantiae sed sanguini purulentem materiem communicari, unde febris hectica tabes et tussis. » (117).

Il insiste sur la nécessité de dépister la maladie précocement, car elle n'est pas curable lorsqu'elle est invétérée et confirmée, aussi faut-il établir les signes non de la phtisie confirmée ou commençante, mais de la phtisie *imminentis* ou *incipientis* (118).

On ne parle pas autrement de nos jours. Après avoir examiné les remèdes traditionnels et ceux que peut lui suggérer sa doctrine, il passe à la chose capitale à son point de vue : l'alimentation.

« Il faut soutenir les forces prostrées par une nourriture copieuse, d'une digestion facile accompagnée de boissons généreuses relevées d'aromates. » (119).

Il insiste sur le point que la fermentation (la digestion) doit être facile, non point tant parce que l'appétit en serait anéanti, mais parce que l'estomac des phtisiques est facilement surchargé par les aliments absorbés. » (120).

Comme insensiblement leur chair et leur embonpoint se fondent, ils ont besoin d'aliments qui les nourrissent davantage, pris souvent, en petite quantité, qui refont un corps qui dépérit; plus digestibles; ils demeurent moins de temps dans

sans homogénéité : je suppose que l'origine des vomiques réside dans ces tubercules entourés d'une mince membrane et dégénérant en pus petit à petit, je me suis aperçu que c'était d'eux que naissait la phtisie.

(116) *Ibid.*, III.

Ces tubercules peuvent augmenter en vieillissant et insensiblement s'acheminer vers la suppuration.

(117) Ce n'est point aux tissus du poumon, mais au sang, que se mêlent les matières purulentes de là, la fièvre hectique, l'abattement et la toux.

(118) *Ibid.*, p. 694.

(119) *Ibid.*, p. 702-ccxxv.

(120) *Ibid.*

l'estomac, ce dernier est soulagé et leur digestibilité les fait paraître plus légers ⁽¹²¹⁾.

Donc alimentation, mais pas suralimentation. Que leur conseille-t-il de manger ?...

Du consommé, du lait de femme, d'ânesse, de chèvre, de vache, des œufs (mais, dit-il, tous ne les supportent pas), des amandes, des pistaches sucrées et préparées; pas de pain : des biscotes (pour que l'humidité aqueuse ne soit pas nuisible), des vins généreux.

Pour exciter l'appétit il donne des amers ⁽¹²³⁾.

Il faut remarquer que Sylvius attache une grande importance à l'alimentation. Il faut, dit-il, déterminer avec soin quels sont les aliments qui conviennent à chacun afin d'apprendre à connaître ceux qui sont nuisibles ⁽¹²⁴⁾.

Dans un autre ordre d'idées, Sylvius considérait que les reins « séparent du sang un excrément destiné à l'expulsion ⁽¹²⁵⁾. A son époque, on croyait généralement que les reins fabriquaient l'urine.

Il était convaincu qu'il y avait un rapport étroit entre la composition de l'urine et celle du sang. « Comme nous l'avons déjà dit, l'urine se sépare du sang dans les reins; à une composition différente du sang sortant du cœur correspond une composition différente de l'urine qui s'en sépare. Nous observons cela même chez l'homme sain et nous avons souvent montré en expériences publiques que l'urine différait avant et après les repas et que cette différence de composition était due à la présence du Chyle. » ⁽¹²⁶⁾.

Il attribue une haute importance à cette action du rein : « ex Chylo in sanguinem mutato secernitur in renibus pars seri superflui. » ⁽¹²⁷⁾.

Il émet l'idée assez neuve pour l'époque que les diurétiques

(121) *Ibid.*

(123) *Ibid.*

(124) *Ibid.*, p. 715-b-ccvi et suiv.

(125) *Disput. Medic.*, p. 38-b-xxxv.

(126) *P. M.*, p. 639-b-cclxxiii.

(127) *Ibid.*, p. 323-1.

sont des poisons dont le sérum veut se débarrasser ⁽¹²⁸⁾. Il avait retiré cette notion de l'étude des diurétiques balsamiques ⁽¹²⁹⁾.

Sylvius a même entrevu l'urémie : « *Haec urina si non sufficienter secernatur atque in sanguine stagnet, noxas necessario adfert, illumque inficit, et qualitatibus vitiosis inquinat, unde nutritio fit vitiosa, hoc est, Cachexia* » ⁽¹³⁰⁾, de même, si le rein laisse filtrer des parties utiles, nous avons une autre forme de cachexie, c'est ainsi que Sylvius comprend l'action du diabète ⁽¹³¹⁾.

Sa théorie de la formation des calculs est à retenir; dans l'urine, il se forme des nuages, puis du sable, il suppose que le même processus a lieu dans le rein, que les grains de sable augmentent et donnent des calculs ⁽¹³²⁾.

Sous quelle action ?... peut-être le froid, mais aussi « *quantum ego valeo conjicere, a sale pendet omnis talis concretio, quamvis putem quoque pro adjunctae materiae diversitate diversum salis genus requiri.* » ⁽¹³³⁾.

Il a même entrevu la rétention chlorurée; il dit, en parlant de l'urine : « *Ubi autem praeter naturam insipida deprehenditur, necesse est, partem salsam permanere in sanguine, quod noxium.* » ⁽¹³⁴⁾.

Examinant l'anurie, il lui reconnaît plusieurs causes : le mauvais état des reins, une obstruction double, une obstruction unilatérale paralysant l'autre rein, enfin, dans certains

(128) P. M., p. 723-a-cccxxix.

(129) *Meth. Med.*, p. 109 à 111.

(130) P. M., p. 708-xcii.

Si l'urine ne se sépare pas du rein et stagne dans le sang, elle y apporte des substances nuisibles, elle imprègne ce dernier, le souille de matières vicieuses; la nutrition est troublée, et c'est la cachexie.

(131) *Ibid.*, xciii.

(132) *Ibid.*, p. 727-ccclxxi.

(133) *Ibid.*

M. a m, je suppose qu'une telle concrétion vient du sel; je pense que des espèces diverses de sel sont nécessaires pour la diversité de la matière ajoutée.

(134) *Ibid.*, p. 346-a.

« Lorsqu'on la trouve salée, contrairement à la nature, il est nécessaire que la partie salée demeure dans l'urine, d'où le mal. »

cas, les reins paraissent intacts, c'est à la composition du sérum qu'il faut rapporter les troubles de la sécrétion (135).

Il introduit une notion nouvelle et semble-t-il personnelle : l'urine et la sueur ont la même composition et le même rôle : « eadem esse urinæ et sudori materiam » (136).

D'après le son ses urines et la mousse, il soupçonne qu'il existe une matière catarrheuse, quand la mousse « in urinam diutius permanet » (137).

L'idée de la rétention des matières nuisibles le préoccupe beaucoup :

« Quod si prædicto a me modo minus secernatur a sanguine pars pituitosa et serosa, ergo eadem de causa angebitur et accumulabitur eadem in ipso sanguine. » (138).

Les méthodes d'analyse avaient le mérite de la simplicité «prehenditur ab illis quibus urinam gustare volupte est ».

Dans l'étude de l'affection hypocondriaque, le tableau qu'il fait est encore vrai aujourd'hui; n'oublions pas que nous sommes en Hollande, pays de gros mangeurs et de gros buveurs (139).

« Les symptômes, dit-il, s'exacerbent par l'absorption de nourriture, on peut donc penser que si le siège de ce mal n'est pas dans l'estomac lui-même, il se trouve au moins dans les parties voisines. » (140).

Les symptômes, dont nous choisirons les plus caractéristiques, sont : angoisse précordiale, distension épigastrique, rots acides nidoreux ou insipides, nausées, « flatusque per intes-

(135) *Ibid.*, 454-CCLXXII.

(136) *Ibid.*, 722-CCXCVIII et 757-CCXIX.

La matière de l'urine et de la sueur est la même.

(137) Persiste plus longtemps que d'ordinaire dans les urines.

(138) P. M., 753-CCLXXVII.

Si cette partie pituiteuse et séreuse se sépare insuffisamment du sang; par cela même, elle s'accumulera dans ce même sang et sera nocive.

(139) Les étudiants jouissent de plusieurs privilèges moyennant qu'ils se soient fait immatriculer. Ceux qui passent vingt ans sont francs d'accise pour un tonneau de 84 stoops de vin par an et pour une demi-tonne de bière par mois (*Les délices de la Hollande*, 1697).

(140) P. M., p. 760-III.

tina » avec « effervescentia et ebullitio » (141), sensation de strangulation, comme dans la suffocation de matrice, pouls petit, fréquent, avec palpitations de cœur (142), respiration difficile, rougeur puis pâleur de la face, lourdeur de tête et douleurs lancinantes (143), tintements d'oreille, fourmillements (144), lassitude spontanée de tout le corps, insomnie; chez la plupart de ces malades, dit-il, j'ai remarqué la sécrétion de beaucoup de salive qui augmente fréquemment, et plus loin il ajoute : « Salivam ab omnibus degluti naturaliter in ventriculum ». (145).

C'est aux gaz et vapeurs distendant l'estomac qu'il faut attribuer la plupart de ces symptômes. (146).

Sylvius, qui faisait jouer à la bile un rôle considérable, n'avait pas manqué l'examiner les ictères. Dans ses dissections, il trouve qu'ils ne sont pas tous produits par une obstruction des canaux, que les excréments ne sont pas toujours pâles, et, à l'appui de ces observations, il invoque l'ictère des nouveau-nés et, dans toutes les explications embrouillées de ce chapitre obscur dans notre pathologie, on trouve ce passage (147) : « inter causas externas, non raro vidi ex Spiritu vini aliorumque Potuum generosiorum abusu productum icturum et huic succedentem ascitem ut plurimum lethalem ». (148).

Il s'agit nettement de la cirrhose éthylique.

Il semble également qu'il ait su faire une distinction entre la syphilis « *luis venerea* », la gonorrhée « *gonorrhœa* »; s'il les confond dans les symptômes, il fait une différence dans le

(141) *Ibid.*, XII.

(142) *Ibid.*, XVI.

(143) *Ibid.*, XX.

(144) *Ibid.*, XXIII.

(145) *Ibid.*, XXVI-XXVIII.

Il avait trouvé beaucoup de liquide dans l'estomac et il avait observé de fréquents mouvements de déglutition.

(146) *Ibid.*, LXXVII.

(147) P. M., 301-VI-VII-VIII.

(148) *Ibid.*, XIX.

J'ai vu fréquemment l'abus des boissons généreuses et de l'alcool produire un ictère suivi d'une ascite souvent mortelle.

traitement, la gonorrhée ne nécessitant pas l'emploi du mercure (149).

Les succès thérapeutiques de Sylvius reposaient en grande partie sur sa prudence en fait de médication. Il recommande de ne pas employer les médicaments indistinctement ni au hasard, mais d'employer largement de bons médicaments dont l'effet est certain, de les éprouver par de multiples expériences, etc. (150).

Enfin Sylvius repoussait la saignée qui était considérée comme un remède universel.

« Quamvis autem Parisienses Medici plerique Affectibus quibusve curandis Sanguinis missionem optimum et unicum pene arbitrentur remedium non possumus tamen nos ipsos cum ipsis sentire. » (151).

Il n'abonde pas dans leur sens parce que nulle raison convaincante, nulle observation certaine, ne peuvent être invoquées par eux, au contraire, la raison s'oppose à cette façon de voir et l'expérience le témoigne. (152).

La saignée peut être rangée parmi les maladies qui ont décimé l'humanité, on saignait tous les malades, dans toutes les maladies, on saignait même « par provision ». (153).

Au point de vue anatomique, nous ne retracerons pas les découvertes de Sylvius; il a décrit plus exactement les glandes de notre organisme, l'encéphale (154) (il fut le premier à pratiquer systématiquement des coupes) (155), il a décrit les lymphatiques du foie (156).

(149) *De Lue venerea*, notamment cccxliii.

(150) *De Fluore mulieri albo*, p. 518-li et suiv.

(151) P. M., p. 809-ccxlii.

« Pour la plupart des affections, les médecins parisiens pensent que la saignée est le meilleur et à peu près l'unique remède; nous ne pouvons partager leur opinion ».

N'oublions pas qu'on discutait quelle veine on doit ouvrir dans la pleurésie et de quel côté. (*New Orleans medical Journal*, 1901.)

(152) *Ibid.*

(153) M^{me} de Sévigné : « J'ai mis cette saignée par provision dans mes ballots. »

(154) D. M., Cap. v.

(155) *Ibidem*, Cap. iv-vb.

(156) P. M., (Cap. xlii, p. 296.

Notons en passant que, au temps où « les médecins tournaient en dérision les travaux (de Malpighi), les traitaient de frivoles et regardaient ses découvertes comme de vraies spéculations plus propres à entretenir l'humeur curieuse des gens oisifs qu'à apporter quelque utilité dans la pratique de la médecine » (157), Sylvius fit état des découvertes du savant italien, les admit comme parfaitement démontrées, et soutint son parti contre ses détracteurs (158), il suppose même que certaines substances remontent du foie dans la veine cave. (159).

Dans les études physiologiques, son rôle n'a pas été moins important, nous avons déjà mentionné ce qu'il pensait de la sécrétion de l'urine; il est à noter qu'il emploie consécutivement les deux verbes latins *secernere* et *excernere* qui semblent répondre aux notions de filtration et d'excrétion.

C'est lui qui introduit à Leyde la théorie de la circulation du sang. Il s'en fait honneur page 22 de son traité: « *Disputationum Medicarum* ». (160).

Il attribue aux glandes des plexus choroïdes la sécrétion du liquide céphalo-rachidien (161).

Il est pour ainsi dire le créateur de l'endocrinologie; le premier, il a émis l'idée que des glandes pouvaient déverser leur contenu dans le sang « *Vel in venas sanguineas (quod Renalibus glandulis accidere modo diximus)* ». (162). Il appelle ces glandes sans canal des glandes d'un troisième genre (*tertium genus*). (163).

Il est persuadé qu'une liqueur spéciale s'élabore dans les glandes rénales (surrénales), il a une idée vague de l'usage de cette liqueur : « *Liquorem denique in glandulis renalibus*

(157) Eloy, *Dictionnaire*, 1778 : Malpighi.

(158) P. M., p. 297-x.

(159) *Ibid.*

(160) « cum ad circularem sanguinis motum, a nobis primum in hanc Academiam tunc introductum...

» Experimentorum a nobis factorum evidentia victus et captus eundem pari zelo et fervore propugnaret. »

(161) *Disp. Med.*, p. 21-a-xxxiv.

(162) *Ibid.*, p. 23-b-xxix.

(163) *Ibid.*, xxviii.

ex sanguine et Animali Spiritu paratum inservire, suspicamur, Sanguini à renibus post Lotii serosi separationem redeunti et hactenus minus fluido Coagulatione et coitu servando. » (164).

Rappelons qu'il attribuait à la rate un rôle dans la fabrication du sang, ce qui lui valait les attaques des « nasutuli et cavillatores », par moquerie on l'avait surnommé le patron de la rate... (165).

On trouve des passages qui prouvent que cet observateur sagace a connu des notions d'une acquisition récente, il écrit :

« Pulsus magnus sequitur Sanguinis Rarefactionem amplam plenamque concurrente arteriarum mollitie. » (166).

Pour interpréter « Sanguinis rarefactionem amplam plenamque », il faut se souvenir que Sylvius avait adopté une théorie de la circulation dans laquelle il admettait l'expansion et la raréfaction du sang, système emprunté à Descartes, dont il n'avait pas entièrement admis la théorie.

Ce qu'il faut retenir de cela c'est qu'il reconnaissait dans le pouls deux éléments : un élément cardiaque et un élément artériel.

Deux lignes plus bas, il attribue le pouls petit à une « Sanguinis rarefactionem exiguam » et la dureté (*duritie*) des artères qui empêche leur expansion (167).

Il s'élève avec force contre la théorie adoptée à cette époque de la dilatation des artères : « Arterias non impleeri sanguine quia dilatantur sed dilatari, quia implentur » (168). Ce sont par leurs fibres transversales et annulaires que les artères se

(164) *Ibid.*, p. 24-b-l.

(165) *Praxeos Medicæ*, caput XLIII, p. 294-296.

Sylvius avait splénectomisé des chiens qui avaient survécu. Il avait remarqué que les maladies de la rate apportaient des modifications à la coagulation du sang.

(166) P. M., p. 224-xvii.

Un pouls ample succède à une raréfaction du sang ample et pleine, concordant avec la souplesse des artères.

(167) *Ibid.*, xviii.

(168) *Disp. méd.*, p. 46-a-LII-LIV.

Les artères ne se remplissent pas de sang parce qu'elles se dilatent, mais elles se dilatent parce qu'elles se remplissent.

dépriment ⁽¹⁶⁹⁾, il existe des nerfs dans les artères (ainsi que le prouvent les dissections anatomiques) qui conduisent en eux les esprits animaux. ⁽¹⁷⁰⁾.

Plus loin, il le dit encore d'une façon plus précise :

« Arterias vero expandi censemus a sanguine Cordis contractione in Ipsas Expulso; easdemque rursus constringi a spiritibus animalibus fibras ipsarum annulares implentibus, sicque cavitatem ipsarum angustantibus. » ⁽¹⁷¹⁾.

C'est à lui que nous sommes redevables d'avoir fait une différence entre le tact proprement dit et le sens de la chaleur : « Ultimum locum occupet caloris sensus mihi vocatus... » ⁽¹⁷²⁾.

Plus loin il attribue à la perception de la chaleur des organes spéciaux ⁽¹⁷³⁾.

Son étude du vomissement est à retenir ⁽¹⁷⁴⁾.

Enfin il a mis au point avec une méthode parfaite la physiologie des mouvements respiratoires.

On s'accordait à reconnaître que, dans l'inspiration, l'air entrant dans les poumons, on n'était pas d'accord « modo et vi » ⁽¹⁷⁵⁾.

Il remarque que, dans l'inspiration, le thorax : « sursum extrorsumque moveri, abdomen vero foras propelli » ⁽¹⁷⁶⁾, « In expiratione deprimi thoracem; abdomen vero intro compelli » ⁽¹⁷⁷⁾.

(169) *Ibid.*, LVI.

(170) *Ibid.*, LVII.

(171) *Ibid.*, p. 223-IV.

Nous pensons que les artères sont dilatées par le sang chassé par la contraction du ventricule; puis elles se contractent par les esprits animaux emplissant leurs fibres annulaires, et par ce moyen diminuant leur calibre.

(172) P. 61-XXV.

Enfin le sens de la chaleur dont j'ai déjà parlé.

(173) P. 62-a-XXXVII.

(174) P. 216-XI.

(175) *Disp. méd.*, p. 30-v.

« La force et la manière dont elle s'exerçait. »

(176) *Ibid.*, VI.

« Le thorax s'élève et se dilate; l'abdomen est projeté en dehors. »

(177) *Ibid.* « Dans l'expiration, au contraire, ce thorax est déprimé et l'abdomen refoulé en dedans. »

Les muscles de la poitrine élèvent le thorax, le diaphragme repousse les viscères et agrandit la cavité thoracique ⁽¹⁷⁸⁾.

Les poumons spongieux remplissent cette cavité car, dans les poumons, existent des « Cavernulas » (Alvéoles) et il existe dans ces dernières un mouvement d'expansion ⁽¹⁷⁹⁾.

L'inverse se produit dans l'expiration ⁽¹⁸⁰⁾.

Il démontre tout cela à l'aide d'expériences sur des animaux; il reproduit passivement l'expansion des poumons en élevant les côtes..., en abaissant le diaphragme séparément, puis simultanément. Mais si on fait une blessure et que « per patens vulnus pateat liber aeris externo aditus », les poumons sont « secedentes atque æque in morte collabentes » ⁽¹⁸¹⁾.

L'expérience inverse est faite; à l'aide d'un tube de l'air est insufflé, les poumons se dilatent, puis spontanément s'affaissent, etc. Il combat les explications proposées jusque-là et conclut ⁽¹⁸²⁾ :

« Non moventur ergo Pulmones naturaliter motu proprio, verum sequuntur ipsi duntaxat Thoracis et Diaphragmatis motum, sed nec expanduntur pulmones quia implentur aëre. verum aëre implentur, quia expanduntur. » ⁽¹⁸³⁾.

Et quand survient une blessure, les côtes s'élèvent, le diaphragme s'abaisse, mais le sujet ne respire pas ⁽¹⁸⁴⁾.

Sylvius ne nous a laissé presque aucun exposé des expériences nombreuses qu'il a faites. N'oublions pas que ses ouvrages étaient purement didactiques, destinés aux étudiants et aux médecins. Le style est bref, à phrases courtes : c'est un

(178) *Ibid.*, a-viii.

(179) *Ibid.*, b-x et xi.

(180) *Ibid.*, xiii.

(181) *Ibid.*, p. 31, toute la première colonne.

Si, par la blessure béante, l'air entre librement, les poumons se dépriment et s'affaissent comme dans la mort.

(182) *Ibid.*, p. 31-xxv-xxvi et suiv.

(183) P. 32-xlv-a.

Les poumons ne se meuvent pas par un mouvement qui leur appartienne en propre : ils suivent seulement les mouvements du thorax et du diaphragme, mais les poumons ne se dilatent pas parce qu'ils s'emplissent d'air, mais ils s'emplissent d'air parce qu'ils se dilatent.

(184) *Ibid.*, xlvi et suiv.

style de résumé; il a jugé que le détail d'expériences longues à relater aurait par trop allongé des ouvrages destinés avant tout à l'enseignement.

Bien des choses seraient à citer encore dans Sylvius, mais ce sont des impressions qu'on retire de la lecture plutôt que des faits précis. Dans *De Arthritide*, il nous laisse de curieuses considérations sur la composition du sang « dont les diverses parties doivent être disposées avec une laxité telle qu'elle puisse servir facilement à la fabrication d'autres sucs. » (185).

Est-ce par hasard qu'il a étudié l'augmentation de volume des glandes au chapitre « de Phthisi » et qu'il a parlé de glandes si petites qu'elles fuient le regard, grossissant sous l'action des maladies dans les plexus choroïdes et le mésentère... (186).

Sylvius. Les systèmes. Les idées préconçues.

Nous allons examiner maintenant les idées de la systématique sylvienne.

Eloy, dans son *Dictionnaire de Médecine*, parle de la « folie » des systèmes « qui règne dans le monde médical, les théories ont succédé les unes aux autres, celle qui est dominante aujourd'hui rencontrera peut-être demain une tête à système qui la fera tomber à son tour »; « chaque auteur se croyait tenu d'établir un système qui fût différent de celui des autres (187).

La médecine orthodoxe est reconnue insuffisante; les pathogénies qu'elle fournit sont inadmissibles ou incroyables, chacun s'efforce de trouver l'origine de nos maladies dans le trouble de telle ou telle fonction qu'il a plus particulièrement étudiée.

Pour Sylvius, les maladies sont des perturbations de l'état chimique normal; la plus importante d'entre elles est celle

(185) P. M., p. 780-LXI et suiv.

(186) P. M., p. 692-LIV.

(187) *Eloy-Dictionnaire*, etc., 1778.

qui touche à la digestion; il veut trouver dans le trouble de cette fonction l'origine de presque tous les maux.

Nous exposons brièvement, pour la clarté de ce qui va suivre, les idées de Sylvius sur la digestion, en passant rapidement sur ces théories qui ont un médiocre intérêt.

Il considérait une première digestion des aliments par la salive, puis une deuxième par le suc pancréatique (188).

Il admettait avec juste raison que la salive a un rôle stimulant sur la digestion gastrique; quant au suc pancréatique, il n'était pas très différent de la salive (189).

« *Pancreaticum succum naturalem nihil vel parum a salivâ differre putamus.* »

Sylvius, d'autre part, avait étudié la bile avec les moyens que l'on possédait en ce temps-là et où l'intuition jouait le plus grand rôle. Pour lui, la bile était alcaline, formée : 1° par un alcali — sel lixivieux — intimement réuni avec de l'huile et de l'esprit volatil (190).

Pour asseoir sa doctrine, il aurait fallu une étude sérieuse du suc pancréatique qui le confirmât dans son opinion. Ce fut son disciple préféré, Régnier de Graaf, qui se chargea de ce travail.

Descartes attachait une haute importance à la glande pinéale à cause de sa position médiane; les anatomistes du temps n'étaient pas éloignés d'attribuer au pancréas une importance exceptionnelle à cause de sa situation centrale.

Dans le « *Præqs medicæ* », lib. I, chap. XI, Sylvius parle d'une discussion publique sur la nature du suc pancréatique soutenue sous sa présidence par son « très cher disciple Régnier de Graaf » (191).

De Graaf, de même dans le « *Traité* », attribue à Sylvius la paternité de l'idée qu'il va développer.

(188) *Disput. Medic.*, cap. I et II.

(189) *Ibid.*, p. 14-xx.

« Nous pensons que le suc pancréatique diffère peu de la salive. »

(190) *Ibid.*, p. 23-b.

(191) P. 177-b.

« L'an 1663 que j'étais à Leyde, j'entendais dire tous les jours à Monsieur Sylvius Deleboë que le suc pancréatique était un des principaux objets de la médecine, ce qui m'engagea à examiner à fond ce suc et à ne prendre aucun repos que je n'eusse trouvé qu'il était effectivement tel que ce grand homme le publiait et qu'il l'avait conçu le premier. » (192).

Ce traité, qui démontre « clair comme le jour » les idées du Maître, connut un tel succès qu'en peu de temps le libraire n'en eut plus d'exemplaires (193). Puis de Graaf vient en France; il fréquente à Paris chez Habert de Montmort, mécène des sciences, et chez Bourdelot, qui avait fondé une Académie cartésienne (194).

En ce temps-là, on voyait à Paris deux sortes de médecins. Les médecins de la Faculté de Paris, rétrogrades, conservateurs, hippocratistes et galénistes, qui soignaient surtout « la ville » et suivant « les règles » (195).

Les médecins des grands, de la cour, plus libres, d'esprit plus ouvert, attentifs aux mouvements scientifiques, partisans de l'antimoine et de la circulation, cartésiens presque tous, adversaires de « la Faculté », partisans avoués de la chymie.

(192) *De Succo pancreatico*, Huguetan, Leyde, 1778. Praefatio, p. 271.

(193) *Ibid.*

(194) K. Spengel, *Hist. Méd.*, 1825, t. V, p. 55.

Gallois publia les mémoires de cette société sous le titre de « Conversations de l'Académie de l'abbé Bourdelot », Paris, 1675; ils furent ensuite traduits en latin et insérés dans le *Zodiacum Medico gallicum* de Nicolas de Blégnv.

L'abbé Boudelot était médecin et ecclésiastique (par autorisation spéciale, sous la condition de soigner gratuitement); en 1631, il se rendit à Stockholm pour assister la reine Christine de Suède, qui l'avait appelé à l'instigation de Saumaise. A son retour, il introduit la philosophie de Descartes dans une sorte d'académie qu'il avait fondée en 1643.

Gui Patin écrivait : « Il s'est vanté dans de bonnes maisons d'être l'inventeur de la circulation du sang... Il est courtisan à yeux enfoncés, grand valet d'apothicaire et de toute la forfanterie arabesque, menteur effroyable, joueur et pipeur. » (Gui Patin à Charles Spou, 8 janv. 1630; cité dans le *Traité des clystères*.)

La poésie aussi le tentait. M^{me} de Sévigné écrivait : « Il ne se disait pas poète, mais il faisait des vers et, qui pis est, les montrait aux gens. »

Il semble avoir été, malgré ses défauts peut-être exagérés par ses adversaires, un touche-à-tout de qualité et un animateur remarquable.

(195) Maurice Raynaud, et aussi Molière, et Lesage, Gil Blas.

Régnier de Graaf fut en quelque sorte auprès d'eux le missionnaire de l'iatrochimisme. Aussi, en 1666, quand il fait imprimer son ouvrage à Paris, composé en français avec la collaboration de Chapelain, « ce fut durant trois ou quatre mois le principal sujet des conférences des savants qui se tenaient tous les lundis, chez Monsieur Bourdelot » (196).

Régnier de Graaf apparaissait dans la gloire d'avoir couronné par un ouvrage décisif la réussite des doctrines sylviennes.

En effet, on savait que Sylvius avait conclu à l'acidité du suc pancréatique avant de l'avoir vu (197).

Régnier de Graaf. Son rôle dans les doctrines chimiatriques.

« Etudiant sous lui, en l'année 1664, je trouvais cette matière si importante que jè résolus de l'approfondir y étant porté en partie par ma curiosité naturelle, en partie pour contenter celle de mes amis... qui demeuraient à Leyde exprès pour voir quel succès aurait une recherche de laquelle dépendait en quelque façon la gloire de notre maître commun et sur laquelle était fondé tout ce que nous avons appris en médecine. » C'était donc un point capital de la doctrine sylvienne qu'il convenait de vérifier (198).

En effet, la bile étant alcaline, pour qu'il y eût effervescence il fallait que le suc pancréatique fût acide.

De Graaf s'évertue à prouver cette acidité dans la première partie de son traité.

Il relate ses expériences, mais ce qu'il y a de plus curieux en cette affaire, c'est que, merveilleux opérateur, il ne trouvait pas toujours le suc pancréatique acide, mais quelquefois insipide (199). Conformément aux théories en vogue, il ne

(196) *De Succo Pancr. Praefatio*, p. 271.

(197) *Traité du suc pancréatique*, chez Emmanuel-Jean- Georges König, à Bâle, 1679, p. 18 et 42.

(198) *Ibid.*, p. 48, édition latine, p. 271, lignes 28 et suiv.

(199) *De Succo Pancr.*, p. 300.

conserva que les résultats qui corroboraient les vues de son maître et le suc pancréatique fut trouvé : « d'une très agréable acidité ».

Ce système présente un avantage qui en ce temps paraît décisif : « On conviendra qu'il n'y a point de système où il y ait moins de difficultés que dans le nôtre » (201), et cela était de nature à emporter tous les suffrages.

Nous passons l'exposition des théories des cribles de Descartes, que R. de Graaf et Sylvius considèrent plutôt comme des philtres. On remarquera que, si l'on remplace le mot philtre par le mot moderne d'ultra-filtre ou de membrane semi-perméable, ces passages deviennent moins désuets qu'il ne paraît, et l'idée d'une filtration élective et irréversible scandalise moins les modernes que les commentateurs du XVIII^e siècle (202).

Régnier de Graaf. Etude de l'effervescence viciée du suc pancréatique.

Nous passons aussi les pages pénibles pour l'auteur où il « démontre » l'effervescence de la bile et du suc pancréatique, cette effervescence il ne l'a pas vue — personne ne l'a vue, non plus que l'atrabile des anciens — mais Florent Schuyl, autre Iatrochimiste, l'a vue et a démontré qu'elle ne se produisait jamais *in vitro*, mais seulement *in vivo*, avec le concours de la « chaleur naturelle » (203).

On ouvre un chien, on fait une ligature avant et après les canaux, on attend une heure, l'intestin se gonfle, on le crève, il éclate avec « bruit et odeur horrible », l'effervescence s'est faite, le problème est résolu (204).

Puis on invoque Galien... Hippocrate, des sophismes se font jour.

(201) *Ibid.*, p. 201.

(202) *Traité du suc pancréatique*, loc. cit., p. 33.

(203) *De Succo Pancreatico*, p. 307-308-309.

(204) *Ibid.*, p. 308.

Illusion... affection pour Sylvius... auto-suggestion... ?

Tout ou presque tout ce qui figure dans ce traité se retrouve dans les œuvres de Sylvius et on ne sait si c'est le maître qui a inspiré l'élève, ou les essais de l'élève qui ont servi de matériaux aux travaux du maître.

Sylvius fait du résultat un emploi abusif. Nous ne ferons pas une analyse qui serait fastidieuse. Mais, dans le livre énorme de 899 pages qui contient tous les écrits de Sylvius, on passe difficilement trois feuilles sans avoir le symptôme d'une maladie qui ne soit reporté à l'effervescence viciée du suc pancréatique et de la bile. Cette notion est la pierre angulaire de tout un côté, le pire, des théories chimiatriques.

C'est surtout dans les fièvres que cette origine est invoquée, le titre l'indique : « Traité du suc pancréatique où plusieurs maladies sont expliquées et notamment les fièvres intermittentes » (203).

Nous nous représentons mal le rôle que les fièvres ont joué dans la médecine de jadis. Elles semblent avoir ravagé toute l'époque historique, et décimé la population; plus que les autres, les intermittentes faisaient des ravages. En Hollande, tous les étés, dans les pays du bord de la mer, presque tous les habitants tremblaient de fièvre. Parfois éclataient des épidémies et le mal d'une part, la saignée méthodique d'autre part, faisaient mourir des milliers de ces malheureux.

Sylvius nous a laissé la description de l'épidémie de fièvre de 1667 à Leyde. Les descriptions ne laissent aucun doute, c'est bien de malaria qu'il s'agit « frigus - calor - sudor » (207).

Une épidémie qui ravagea l'Angleterre fut plus terrible encore, Morton en a laissé une description qui est affreuse : « Il restait à peine assez de vivants pour enterrer les morts. » (208).

Et chaque année, à l'été, le mal se réveillait, tuant les uns,

(203) A Paris, chez Olivier de Varenne, 1666.

(207) P. M., p. 794.

(208) D'après L. Meunier.

anémiant les autres, frappant la presque totalité des habitants.

On ne saurait compter le nombre des ouvrages en latin que les vieux auteurs ont laissés sur les fièvres, préoccupation la plus importante des médecins, parce qu'elle faisait éclater sans conteste l'impuissance absolue de la thérapeutique traditionnelle.

Tout l'effort qu'on avait pu faire se réduisait à l'établissement d'une classification minutieuse et interminable. Sauvage avait catalogué 255 espèces de fièvres ⁽²⁰⁹⁾, mais, quoique établissant des nuances subtiles, les médecins s'avouaient incapables d'en guérir une.

Tous les esprits cherchaient la cause de ces maladies. On croyait en ce temps-là que, la cause découverte, la thérapeutique s'en déduisait forcément.

Régnier de Graaf. Sa théorie des fièvres intermittentes.

Il convient de remarquer ici que, considérée isolément, la pathogénie de R. de Graaf est inattendue, choquante, extravagante, surtout venant d'un esprit d'une telle qualité.

Si l'on replace cette pathogénie à son rang dans le système sylvien, elle n'est pas plus brillante, mais elle devient plus compréhensible.

Pour lui, la cause des fièvres est univoque. Nous allons résumer cela sous une forme aussi concise qu'il se peut :

La pituite bouche les pores des canaux du pancréas; le suc pancréatique stagne derrière cet obstacle; son acidité augmente, ronge la pituite et se déverse dans l'intestin, au grand dam de l'économie de la mécanique humaine ⁽²¹⁰⁾.

De là toutes les maladies ou presque : boulimie, emphysème, épilepsie, diarrhées, thromboses (pour reproduire élégamment ce processus, on injecte de l'huile de vitriol dans les veines

(209) Dechambre, art. *Fièvre*.

(210) *De Succo Pancreatico*, p. 320 et suiv.

d'un chien vivant; son sang se coagule, il meurt. Comment imaginer démonstration plus probante ?) Mais les ulcères, les constipations, l'atrabile, la phtisie, l'hydropisie, viennent encore de l'effervescence viciée du suc pancréatique et de la bile et toutes les fièvres en long cortège acceptent aussi cette origine et aussi les embolies, les suffocations de matrice, les maladies vénériennes ⁽²¹²⁾ :

« Toute maladie vient donc de l'intestin duodénum où l'effervescence des humeurs vitiées excite des vents et des vapeurs austères qui en se levant dans l'œsophage et vers la trachée artère resserrent si fort ces parties que les malades craignent d'être étouffés. » ⁽²¹³⁾.

Bien plus : « Dans la suite des temps on apprendra à connaître... que beaucoup d'autres maladies viennent de ce suc. » ⁽²¹⁴⁾.

Les anciennes explications étaient abstruses et compliquées; celle-là est éclatante de simplicité.

« Les ténèbres et faussetés ont été dissipées en ce siècle heureux, par la seule lumière de la vérité, de manière que ce serait perdre le temps que les réfuter. » ⁽²¹⁵⁾.

La thérapeutique est tout indiquée. Quelle est la cause ?... le suc pancréatique trop acide; le remède... il suffit de l'alcaliniser; en termes du temps, de le mortifier par le sel lixivieux, fixe ou volatil, par les yeux d'écrevisses, les perles, le corail, la craie, les coquilles d'huîtres, la limaille de fer, les émulsions huileuses...; enfin on délaiera le suc dans l'eau ou les choses aqueuses ⁽²¹⁶⁾.

Si les canaux sont égaux et les pituites également visqueuses, on a les fièvres régulières.

S'ils sont inégaux et les pituites inégalement visqueuses, on a les fièvres composées ⁽²¹⁷⁾.

(212) *Traité du suc pancréatique*, p. 76.

(213) *Ibid.*, p. 83.

(214) *Ibid.*, p. 83.

(215) *Ibid.*, p. 90.

(216) *Ibid.*, p. 85.

(217) *De Succo Pancreatico*, p. 343.

Reste à expliquer le froid, la chaleur, la sueur; il restait un moyen éprouvé, millénaire, facile : ... Hippocrate ... Galien.

C'est eux que Graaf invoque. Galien a dit que l'acide était froid... qu'on l'emploie pour la période de chaleur, etc. (218).

C'est convaincant, « on voit clair comme le jour que les remèdes qui émoussent l'acide tempèrent le froid » (219).

Mais un éclair de raison passe dans tout ce fatras.

« On demandera peut-être pourquoi nous attribuons les vomissements et les rots acides au pancréas plutôt qu'à l'estomac; c'est que l'expérience nous a appris que le suc pancréatique est acide et que, comme les physiciens ne sont point encore convenus touchant le levain de l'estomac et sa génération, je crois devoir m'attacher plutôt au certain qu'à l'incertain, que, si de nouvelles découvertes peuvent dans la suite nous apprendre qu'il s'engendre dans l'estomac humain un autre levain..., j'aurais de quoi prouver d'autant mieux l'effervescence... parce que, l'acidité tempérée du suc pancréatique se trouvant secondée par le levain excitera une effervescence plus forte...; j'ai dit l'estomac humain car on sait bien que l'estomac des oiseaux a besoin d'un levain assez fort pour digérer les pierres destinées pour la formation des coques de leurs œufs. » (220).

Régnier de Graaf. — Sa thérapeutique.

A la thérapeutique, nous l'avons donnée plus haut, il faut ajouter les remèdes incisifs, altérants, désobstructifs; « si l'on ajoute une goutte ou deux de girofle, l'effet est assuré... » (221).

Ce livre eut un succès formidable en Hollande; la première édition latine fut enlevée en peu de temps. En France, il y eut un véritable engouement; l'édition de 1666 connut une telle vogue que de Graaf dut faire un autre voyage à Paris pour

(218) *Ibid.*

(219) *Ibid.*

(220) *Traité du suc pancréatique*, p. 104.

(221) *De Succo Pancreatico*, p. 248.

écouter les objections et les réfuter ⁽²²²⁾ victorieusement, et ce succès préluda à l'envahissement de la médecine française par les théories iatrochimiques.

L'année même de la mort de R. de Graaf on représente le *Malade imaginaire*, et quand M. Purgon s'écrie : « Je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à l'âcreté de votre bile », il ne parle déjà plus le langage de la médecine traditionnelle. M. Purgon était un chimiatre...

On voit comment un esprit d'une originalité profonde possédant une personnalité accusée a subi intimement l'influence du milieu, de l'ambiance, l'emprise des théories régnantes. Il a vu des choses qui n'existaient pas, défendu des choses indéfendables, considéré comme probantes des démonstrations vides de sens.

Mais ce phénomène est de tous les temps et de toutes les époques et maintenant plus que jamais nous sommes sous sa dépendance.

Nous sommes incapables de concevoir la vérité autrement que par parcelles, au milieu d'erreurs innombrables, que nous ne savons pas discerner. Car il nous est impossible de faire table rase de ce que nous admettons comme vérifié.

Bien plus, pour justifier nos erreurs, nous passons parfois à côté de la vérité sans vouloir la reconnaître.

C'est ce qui est advenu à de Graaf; nulle part dans son œuvre il ne parle du quinquina.

Et cependant on le connaissait à cette époque; on guérissait les fièvres avec « l'infusion d'écorce du Pérou », comme on l'appelait.

Régnier de Graaf pouvait-il l'ignorer ?... C'est impossible. Il s'installe à Delft en 1666; sept ans avant, dans cette même ville, un médecin qu'il connaissait peut-être, catholique comme lui, avait soigné — et guéri — des cas de fièvre à l'aide du quinquina.

(222) *Praefatio*.

Roland Sturm, médecin à Delft.

Ce médecin, Roland Sturm, avait en plus publié un livre pour relater ces guérisons et les discuter; ce livre se trouve à la bibliothèque de la Faculté de Bordeaux; il est intitulé :

« *Febrifugi Peruviani vindiciarum Pars prior Auctore Rolando Sturmio Phil. et Méd. Doct. Lovannensis — Apud Vi-duam et Heredes Johannis Cnobbari, 1659.* »

Roland Sturm est formel : « *Demonstratur multiplici observatione cortici peruviano inesse vim specialem contra tertianas et quartanas.* » (223).

Il cite l'exemple de gens qui ont été guéris et ce sont des gens que tout le monde devait connaître à Delft :

« *Philippus Janssenius. Pistor delphensis, in autumno circa initium Novembris anni 1657* » (224).

» *Petrus Hoffmeester. Scriba societatis Indiae orientalis, probus et honestus juvenis.* » (225).

» *Johannes Groenlant Civis Delphensis* (226).

Honorabilis vir Joes Campius. » On avait tout essayé : tartre cristallisé, les apozèmes; l'écorce le guérit (227).

Sturm avait même donné de la précieuse poudre à des confrères : « *Alteram pulveris dosim communicavi collegae nostro. D. Fockestardo hujus urbis medico jurato.* » (228).

« *Recenter ex academia Lovaniensis, patria mea, litteras*

(223) Il est démontré par des observations multiples qu'il existe dans l'écorce du Pérou une propriété particulière contre les fièvres tierces et quartenes.

(224) Philippe Janssen, boulanger à Delft, en automne vers le début de novembre 1657.

(225) Pierre Hoffmeester, scribe de la Compagnie des Indes Orientales, bon et brave jeune homme.

(226) Jean Groënland, citoyen de Delft, p. 61.

(227) P. 68.

(228) P. 61 : « J'ai donné une autre dose de poudre à notre confrère le docteur Fockestard, médecin juré de cette ville. »

accepi in quibus... venerabilis vir D. Julius Donatus... ita scripsit. » (229).

Suit un éloge du quinquina.

Existait-il une querelle d'école ? de Graaf étant partisan de l'Université de Leyde et Sturm étant de Louvain... Cependant ils étaient catholiques tous les deux (230).

Les chimiatres acceptaient mal le quinquina. Vopiscus Plempius, à qui R. de Graaf adresse une lettre bourrée d'éloges, était un des maîtres de l'Ecole chimiatrique. Il n'hésitait pas à prédire au quinquina « la malédiction des races futures » pour des raisons que nous ne pouvons donner ici (231).

Comme nous l'avons dit déjà, un savant célèbre comme botaniste, et qui était également médecin, Linné, donna aussi une pathogénie des fièvres intermittentes, qui a été étudiée magistralement par M. le Professeur Sabrazès (232).

Linné s'attaque au problème envisagé par de Graaf; ce dernier s'était attaché aux phénomènes subjectifs ressentis par le malade dans la région lombo-épigastrique et l'attribue aux troubles de la sécrétion pancréatique. C'était du reste une croyance commune à cette époque que les fièvres avaient leur origine « dans les marais du pancréas » (Plempius).

Linné cherche leur origine dans leur répartition géogra-

(229) « Récemment, j'ai reçu de l'Académie de Louvain, ma patrie, une lettre dans laquelle le très respectable docteur Jules Donat écrivait ainsi : ... »

(230) Le livre se termine ainsi : « Liber hic de pulvere febrifugo a D. R. Sturmio Med. Doct. Lovannensi dilucide conscriptus cum in nullo fidei catholicae, vel bonis moribus contrarietur luce publica dignus est. »

(231) Plempius, pour qui de Graaf avait une vive admiration (Lettre à Vopiscus Plempius, *Opera omnia*, p. 377) était professeur primaire à l'Université de Louvain. Il avait entretenu avec Descartes une correspondance médicale très intéressante. Il était un précurseur de de Graaf, qui écrit : « Plemp. l'honneur de l'université de Louvain et plusieurs autres sçavans, hommes habiles et praticiens croient que la cause des fièvres intermittentes, de la mélancholie hypochondriaque et autres maladies chroniques est cachée dans le pancréas. »

Donc c'était une croyance répandue à cette époque.

(232) Linné et les fièvres intermittentes, par le Docteur Sabrazès. Extrait des procès-verbaux de la Société linnéenne de Bordeaux, 1918, t. LXX.

phique et géologique : les fièvres existent où sont les eaux stagnantes; les eaux stagnantes existent dans les terrains argileux; l'argile est donc la cause des fièvres, elle passe dans le sang et détermine l'accès; quant aux pays où l'argile n'existe pas nécessairement et où existent les fièvres, Linné conclut à l'apport d'argile en suspension dans l'eau.

Comme de Graaf il préconise une méthode thérapeutique personnelle basée sur la diète et la sudation; le quinquina figure comme médication adjuvante...

Simple curiosité historique, écrit M. le Professeur Sabrazès: cette curiosité est justifiée par le grand nom de Linné, mais combien d'auteurs peu connus ont proposé des pathologies plus bizarres et plus inattendues.

Sylvius et son Ecole s'étaient attachés à préciser ce que les anciens auteurs appelaient l'intempérie. Gübler semble admettre que le seul Sylvius a étudié l'intempérie, mais cette notion n'était pas inconnue de la médecine antique et de la médecine traditionnelle. Sylvius avait surajouté la notion de déséquilibre chimique au sens orthodoxe du mot intempérie. Les classiques, et Sylvius lui-même, admettaient la pléthore, excès de sang (remède : la saignée); la cacochymie, excès de lymphes (remède : la purgation) et l'intempérie, ou manque de coordination des humeurs. Frappé par le fait que les alcalis et les acides étaient généralement mordants et caustiques, Sylvius et son Ecole attribuèrent à l'acidité ou à l'alcalinité des humeurs un rôle prépondérant dans la genèse des maladies. Le passage de certaines sécrétions à l'âcreté acide ou alcaline était susceptible d'expliquer la genèse des symptômes de tous les maux.

L'ouvrage de de Graaf sur le suc pancréatique leur prêta l'appui d'une démonstration que tout le monde jugeait péremptoire. Son succès dura longtemps. Trente ans après, Corneille Bontekoë conseillait des moyens étranges pour laver les marais du pancréas ⁽²³³⁾. Pour ce dernier, fumer sans cesse du

(233) Bontekoë, *Fundamenta Medica*, Amstelodami, 1688.

tabac, boire continuellement du thé ou du café étaient la garantie d'une longue vieillesse ⁽²³⁴⁾.

« Comme l'usage de fumer date de l'époque de la découverte de la circulation, c'est aussi le meilleur moyen de favoriser cette fonction. Les femmes doivent engager leur époux à ne jamais quitter la pipe et entretenir constamment la théière auprès du feu.

» Le thé est un remède universel; dans les fièvres il n'est rien de meilleur que de boire quarante à cinquante tasses d'affilée. »

Le temps était venu où la cupidité des marchands hollandais et les théories médicales à la mode devaient se prêter mutuellement la main pour recommander le thé comme une panacée... ⁽²³⁵⁾.

De Graaf homme de science fut supérieur à de Graaf médecin.

Quoique cela n'entre pas dans notre sujet, nous avons trop parlé de R. de Graaf pour ne pas donner un bref aperçu de son œuvre capitale sur l'ovulation.

En 1651, Thomas Bartholin expliquait comme suit la génération et la fécondation : « Les ovaires s'appelaient *testes muliebres*; ils sécrétaient la semence femelle qui se rencontrait dans l'utérus, où elle était portée par les vases déférents avec la semence mâle introduite par le pénis; ces deux semences étaient conservées, chauffées : la matrice est en effet comme un champ qui reçoit la semence, la conserve et l'alimente, aussi Aristote l'appelle-t-il : « le champ de la nature. » ⁽²³⁶⁾.

Dans son ouvrage « *De mulierum organis* » (Traité nouveau des organes de la femme servant à la génération démontrant que les hommes et les autres animaux appelés vivipares n'ont pas moins que les ovipares leur origine d'un œuf [1672]),

(234) *Ibid.*

(235) K. Sprengel, t. V, p. 108.

(236) Bartholin, *Traité d'anatomie*, 1651.

R. de Graaf modifie les croyances de son temps sur plusieurs points.

Il étudie parfaitement les testicules de la femme et les vésicules qui portent son nom (vues déjà par Vésale, Laurent, Riolan, de Castro, Fallope, Bartholin et enfin par van Horne (237), qui les avait appelés œufs, d'où le nom d'ovaires) (testes muliebres sive ovarii). Il établit que ces œufs existent dans toutes les espèces animales : poissons, oiseaux, brebis (qui figurent dans une gravure illustrant une de ses œuvres) (238), lièvres, porcs, vaches.

« Il faut cependant noter que, chez ces animaux, outre ces gros œufs on en trouve aussi de plus petits, quelques-uns même si petits qu'on peut à peine les voir. » (239).

« La fonction des testicules femelles est donc d'engendrer des œufs, de les chauffer et de les amener à maturité. »

Il étudie la transformation des vésicules avant et après l'ovulation.

Il fait des expériences mémorables sur le rôle et le fonctionnement des trompes de Fallope (c'est lui qui les baptise ainsi), qu'il propose d'appeler oviductes :

« Leur fonction est de porter, dans le coït fécondant, par le chemin le plus court, la partie la plus subtile de la semence mâle vers le testicule de la femme; puis, quand les œufs ont été fécondés, de les recevoir par leur extrémité et de les ramener par leur cavité dans l'utérus. » (240).

Pour justifier cette façon de voir, qui soulève une tempête de protestations dans le monde médical, il s'adresse :

1° A l'anatomie normale. Il avait pris des précautions spéciales pour authentifier ses figures. Il avait demandé au fameux Sténon de vérifier ses descriptions (241);

(237) Préface de *Miraculum naturæ sive uteri muliebri fabrica* (1671), de Swammerdam.

(238) V. *infra*.

(239) « Quorum aliqua tam exigua sunt, ut vix conspiciantur. » (*Opera Omnia*, p. 159.)

(240) *Opera omnia*, Caput xiv, p. 180.

(241) *Ibid.*, p. 159-160.

2° A l'anatomie pathologique. Il fait état d'une autopsie de grossesse tubaire de Riolan et d'une grossesse extra-utérine étudiée par Benoît Vassal et constate que ces cas ne peuvent être expliqués que par la théorie qu'il propose ⁽²⁴²⁾;

3° A la physiologie. Il sacrifie des femelles de lapin une demi-heure, six heures, vingt-quatre heures, vingt-sept heures, deux jours, trois jours, etc., après le coït et examine ce qui est advenu de l'œuf. Cet examen confirme ses prévisions ⁽²⁴³⁾.

Cette œuvre est « un modèle de méthode scientifique », mais elle n'est pas sortie d'un seul jet à ce degré de perfection du cerveau de son auteur.

Nous avons vu Sylvius, sur un sujet plus simple, « l'étude de la respiration », donner un exemple d'une méthode aussi rigoureuse.

C'est certainement dans les enseignements de ce grand homme que Régnier de Graaf a puisé les règles qui devaient faire de lui le fondateur de la physiologie expérimentale.

(242) *Ibid.*, p. 189-190.

(243) *Ibid.*, p. 214. *Cuniculorum generationem complectens.*

CONCLUSION

Malgré les défauts inévitables de leurs œuvres, Sylvius et Régnier de Graaf sont les fondateurs de la médecine expérimentale systématique et méthodique.

Avant eux, on avait eu recours aux expériences. Harvey, Aselli, Sanctorius, avaient fait d'importantes découvertes grâce à l'expérimentation et ne s'étaient pas privés de faire des vérifications sans nombre et des essais multiples avant de publier les résultats. Descartes (Magnus Cartesius, comme écrit Sylvius) se vantait d'avoir fait « autant d'expériences qu'il y a de lignes dans ses écrits » (244). Le cartésianisme se réclamait non seulement de la « méthode pour bien penser », mais, peut-être plus encore, de l'expérience (c'est un côté peu étudié), et c'est pour cela que, dans ce travail, nous n'avons pas voulu séparer : le grand philosophe qui eut l'espoir de rénover la médecine, Descartes : — le grand théoricien de la médecine expérimentale, qu'il considérait comme le seul fondement solide de la science médicale, Sylvius, et, son génial élève : Régnier de Graaf, qui, dans le « *De mulierum organis* », donna l'exemple d'une méthode d'investigation fondée sur « la triple garantie de l'anatomie normale, de l'anatomie pathologique et de l'expérimentation », méthode si parfaite que la science moderne n'en connaît point d'autre. Mais seuls Sylvius et de Graaf ont érigé comme un principe que la médecine ne progresserait que grâce à des expériences méthodiquement exécutées.

Nous avons dit que les œuvres de Sylvius laissaient l'impression que cet auteur avait eu des pensées ingénieuses, mais inexprimées. Souvent les choses inexprimées sont plus démonstratives et plus décisives qu'une claire profession de foi.

(244) *Œuvres compl.*; *loc. cit.*, t. IX, p. 343.

Des dessins allégoriques des vieux ouvrages donnent parfois des indications précieuses et pleines d'intérêt.

Tout le programme de la médecine expérimentale est contenu dans la singulière gravure qui orne l'édition de 1671 du *Traité du suc pancréatique*. Nous citerons à ce sujet le beau commentaire de M. le Professeur Pachon, mais nous rappelons que cet ouvrage est d'inspiration toute sylvienne et que la première édition parut en 1664. De Graaf n'avait que 23 ans.

« Que voit-on ! une figure en plein relief, celle du médecin... Le voilà debout, occupé à un acte qu'il démontre à deux assistants. Que fait-il ? Une autopsie ou une dissection... On a pris grand soin de nous le faire entendre. Pour nous montrer le travail qu'il vient d'accomplir, il a accumulé devant lui tout le matériel animal qui vient de servir ou a servi quelque temps à son expérimentation. Car cet homme expérimente, et il vient de le faire. Voici un chien à fistule pancréatique : « Nous sommes en 1664 ; le chien est le premier du genre et il vaut qu'on le remarque. R. de Graaf a, le premier, en effet, recueilli le suc pancréatique au moyen d'une fistule expérimentale... C'était un homme très instruit et très curieux des sciences naturelles. Vous le voyez, il varie ses expériences ; il inaugure vraiment la physiologie comparée. Voici des poissons, des oiseaux, une brebis. R. de Graaf fait délibérément de la physiologie expérimentale. Mais surtout à quoi tend-il, où veut-il aboutir, quel est le but dernier de ses efforts ? Pour le savoir, regardez à gauche le coin de la gravure. Au dernier plan, qu'apercevez-vous ? Un malade dans son lit. Et, maintenant, toute l'œuvre prend corps. C'est pour ce malade, c'est pour le mieux soigner, que Régnier de Graaf poursuit toutes ses études anatomiques et physiologiques. » (245).

On pourrait croire, comme nous l'avons fait remarquer au début, que la vie de de Graaf a été partagée en deux parts : l'une sous l'influence de Sylvius, l'autre où il fut livré à son seul génie.

(245) Pachon, *loc. cit.*

Il ne semble pas qu'il en ait été ainsi. Une affection profonde liait le maître et l'élève. Dans l'avis *ad lectorem* de son dernier ouvrage, « *De mulierum organis* », de Graaf indique : « Nous avons enrichi notre ouvrage de figures nouvelles que nous avons comparées (*contulimus*) au nosocome de Leyde, avec des cadavres préparés par nous l'an passé avec le très célèbre professeur Sylvius (*una cum clarissimo professore Sylvio*). Les pièces demeurèrent exposées; Sylvius fit juges les assistants pour qu'ils pussent chacun (*singuli*) se rendre compte de l'exactitude parfaite des figures ⁽²⁴⁶⁾. Or, la dédicace est datée de février 1672, année de la mort de Sylvius, auquel R. de Graaf ne survécut que neuf mois.

Il ne faut pas perdre de vue que Delft et Leyde ne sont éloignées que de 25 kilomètres; à cheval, en voiture, en traîneau, peut-être en patins, il faut une heure et demie au maximum pour aller d'une ville à l'autre.

De Graaf était assidu au nosocome, à la Faculté, à l'hôpital de Leyde. Ses écrits l'avaient rendu si célèbre, on le voyait si souvent aux côtés de Sylvius, que seule une question de confession l'empêcha de lui succéder dans la même chaire.

Enfin, dans la défense des parties génitales, de Graaf relève en termes virulents les calomnies qu'on a prodiguées à Sylvius. Il apparaît qu'on avait confondu dans les mêmes attaques l'élève et le maître vénéré ⁽²⁴⁷⁾.

Sylvius, professeur illustre, praticien en renom (au moment de sa mort on lui demandait une consultation pour un membre de la maison royale de France) ⁽²⁴⁸⁾ occupé par sa charge, dans laquelle il voyait : « *laboriosum ac molestam servitudinem* », Sylvius pouvait difficilement se livrer aux travaux de la science pure, qui, avant tout, exigent le calme matériel et moral. Pendant le rude hiver néerlandais, de Graaf poursuivait les travaux que le maître, « roulé par la vie », n'aurait pu mener à bien.

(246) *Op. Omnia*, p. 30.

(247) *Ibid.*, p. 260.

(248) *Oratio Funebris*.

Peut-être Sylvius s'effaçait-il volontairement pour laisser briller son élève préféré, son ami; nous savons qu'il était généreux, sans envie et sans bassesse.

Ses ouvrages, uniquement pratiques, destinés à l'enseignement, contiennent peu de détails. Il énonce les résultats, insiste sur la nécessité des expériences et manifeste la ferme conviction que, grâce aux expérimentations répétées, la médecine progressera sans arrêt de découvertes en découvertes.

On peut s'étonner que, dans cette entreprise (essai d'établissement des principes de la médecine expérimentale), où Sylvius et Descartes s'étaient essayés, seul de Graaf ait réussi. On peut en chercher la raison :

Pour résoudre un problème, quel qu'il soit, il faut :

Un esprit supérieur parfaitement adapté à la recherche
qu'il entreprend;

Une méthode inattaquable;

Des moyens d'investigation suffisants.

A chaque époque il existe des problèmes insolubles à cause de l'état même des sciences et quelle que soit la valeur des esprits qui s'attachent à les résoudre. Ainsi ont échoué : Sylvius, essayant d'établir une théorie générale de l'origine des maladies, et de Graaf, essayant d'élaborer une pathogénie des fièvres intermittentes. Les sciences sont étroitement dépendantes les unes des autres; seuls les progrès de la physique et de la chimie, le perfectionnement des procédés de construction mécanique, ont permis de découvrir l'hématozoaire à l'aide de microscopes puissants et de colorants électifs. (Cela ne diminuant en rien le mérite de Laveran.)

Il semble que, pour chaque découverte, il existe un moment opportun, qu'il convient de saisir; une invention n'est pas favorablement accueillie si elle n'est pas obscurément désirée; Régnier de Graaf peut en fournir un exemple :

La médecine de son temps usait généreusement du lavement; nous sommes à l'époque du clystère-roi; il était facilement

quotidien, biquotidien; Colson, dans sa thèse *De la méthode intestinale*, nous donne à ce sujet des détails curieux ⁽²⁴⁹⁾.

Or, pour « prendre médecine », suivant l'expression de la prude M^{me} de Maintenon, qui porta un coup fatal à une opération où la pudeur n'était point suffisamment ménagée », autrement dit, pour recevoir un clystère, il n'existait que l'instrument de M. Fleurant ou la vessie de porc liée à un roseau : d'une part, l'instrument des gens aisés réclamant et rétribuant les bons offices de l'apothicaire; de l'autre, l'instrument des pauvres gens, manié par une commère du voisinage, passée maîtresse dans l'administration des « bouillons pointus ».

Régnier de Graaf avait eu l'idée ingénieuse de relier la canule à la seringue par un tube souple et flexible, permettant de respecter la pudeur légitime de celles « qui auraient préféré mourir » que « recevoir cet office d'une main étrangère » et « supporter un regard blessant la pudeur ». C'était un tube de cuir suiffé, cousu à points croisés, lié de fil poissé. De Graaf expose longuement le procédé de construction dans son épître à Vopiscus Plempius ⁽²⁵⁰⁾.

Cette découverte, que notre auteur avait rendue publique, « pour soulager les souffrances de l'humanité » ⁽²⁵¹⁾, ne rencontra aucun succès. Un siècle et demi plus tard, au début du xix^e siècle, Dechambre nous apprend que l'on se servait encore de la canule courbe et du bidet à canule; cette dernière était fixée sur une planchette et se dressait, tel un pal; le patient s'asseyait dessus avec mille précautions, car l'ensemble était rigide et la canule fort longue.

La vulgarisation de l'emploi du caoutchouc donna un regain de vogue aux « clysoirs » à tube souple; la mode revint un instant au lavement, aujourd'hui bien déchu de son antique splendeur.

(249) Paris, 1864, p. 16 : *Mémoires*, etc. : Le sieur Bourgeois, chanoine de l'insigne église collégiale et papale de Saint-Urbain, de Troyes, prenait jusqu'à six clystères par jour : 1.200 lavements en deux ans.

(250) *L'Instrument de Molière*, Paris, 1878. — Lettre à Vopiscus Plempius.

(251) Lettre à Plempius.

Ce n'est donc qu'au bout de cent cinquante ans qu'on redécouvrit l'instrument décrit dans le *Traité des clystères*.

Au contraire, on voit de Graaf, dans le *De mulierum organis*, réussir merveilleusement, parce que la recherche qu'il entreprenait était dans la limite des possibilités de son époque; s'il eût vécu plus longtemps, il eût sans doute aperçu l'ovule, grâce au microscope, au lieu de le « deviner » (Kölliker).

Ces trois exemples montrent qu'en plus des qualités de l'esprit il faut un concours de circonstances déterminées pour que la science fasse un progrès, si petit soit-il.

Avec l'instrument des clystères, de Graaf devance son époque et subit le sort de la plupart de ceux qui ont imaginé un progrès mécanique.

Avec le traité du suc pancréatique, il entame une recherche dont la solution ne pouvait pas être obtenue avec les moyens dont il disposait; il tombe dans l'extravagance. Même mésaventure advient à Linné.

Avec le *De mulierum organis*, il fait une recherche exactement à la mesure des moyens d'investigation de son temps, et son éclatante réussite le rend célèbre.

Cette courte étude d'un côté de la doctrine sylvienne prêterait aussi à une remarque assez étrange, qui serait cependant en dehors du sujet, car il conviendrait de citer d'autres exemples : il semble que les idées fausses se propagent avec une plus grande rapidité que les idées justes.

Le *Traité du suc pancréatique* eut un succès prodigieux; le *De mulierum organis*, qui fait la gloire de de Graaf, fut discuté âprement, contesté, décrié. Il semble que la vérité ait quelque chose d'humiliant pour les contemporains qui n'ont point su la discerner ou l'entrevoir.

En étudiant l'œuvre de ces deux hommes illustres, en signalant les vues de génie qu'ils avaient eues parfois, à l'occasion de certains problèmes, on est étonné et surpris du nombre d'erreurs grossières qu'ils ont admises sans les vérifier.

Doués d'un esprit ingénieux et d'une grande perspicacité, énonçant les principes immuables sur lesquels devait se fonder

la médecine de l'avenir, ils ont rarement entièrement respecté ces principes. Ces théories « nous surprennent par leur bizarrerie, par la naïveté de leurs auteurs » (252). Comme l'écrit M. le Professeur Sabrazès, « que d'erreurs, que d'hérésies. Les conceptions puériles que Sylvius et Régnier de Graaf ont admises sans sourciller témoignent de l'emprise qu'avaient sur eux les doctrines médicales de leur époque, dont ils n'avaient pu se dégager suffisamment ».

Nous vivons en grande partie dans l'erreur, malgré que notre raison se refuse à le croire, et la belle phrase de Maurice Raynaud est toujours vraie :

« En médecine comme dans toutes les affaires de ce monde, le progrès ne peut être l'œuvre ni d'un jour, ni d'un homme. Tout le monde y concourt plus ou moins, même ceux qui le nient, et ceux-là qui s'en disent les apôtres n'en sont pas toujours les meilleurs instruments; l'important est que chacun y tende. Les innovations se succèdent, amenant avec elles la réaction nécessaire. L'innovation est quelquefois absurde, la réaction aveugle et inique. Ces deux faces de l'esprit humain ont leurs représentants à toutes les époques... Un jour vient où le monde s'aperçoit qu'un pas énorme a été fait en avant.

» Ne nous moquons pas trop de ces passions aujourd'hui éteintes, car c'est à elles que nous devons d'être ce que nous sommes. La passion c'est le trouble sans doute, mais c'est aussi la vie, et un siècle est bien malheureux qui n'a pas eu sa part dans tous ces démêlés de la science. »

(252) Sabrazès, *Linné et les fièvres intermittentes*, loc. cit.

VU : Le Doyen,

C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

SABRAZÈS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 22 mai 1930.
Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS

BIBLIOGRAPHIE

- BEZANÇON. — Les médecins à la censure. Paris, 1677.
Biographies médicales, 1825.
- BONTEKOË. — Fundamenta medica. Amstelodami, 1688.
- BRUNET. — Progrès de la médecine. Paris, 1698.
- CABANÈS — Légendes et curiosités de l'histoire.
Conférences historiques de la Faculté de Paris, 1865.
- DAREMBERG. — La médecine. Histoire et doctrines. Paris, 1865.
— Histoire de la science médicale. Paris, 1870.
- DESCARTES. — Œuvres complètes. Edition Cousin.
— Discours de la méthode. Collection Hachette.
- Dictionnaires*. — Eloy, 1778; Dechambre; Portal.
- DE GRAAF. — *Opera omnia*. Huguetan, Leyde, 1678. Trad. franç. par
M. N. P. D. M., à Bâle, chez Georges König, 1679.
- Histoire de la médecine*. — Meunier, 1924; Bouchut; Dignat, 1888;
Sprengel, 1825.
- Collections Janus*, 15 octobre 1901.
- LEFÈVRE. — Traité de la chymie. Paris, 1660.
- LAUNOIS. — Les pères de la biologie, 1903.
- NICÉRON, — Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres,
1780.
- PACHON. — Leçon inaugurale, 14 mars 1912. *Gaz. hebdomadaire des sciences médicales de Bordeaux*, 7 avril 1912.
- PATIN (Gui). — Correspondance.
- RAYNAUD — Les médecins de Molière. Didier, Paris, 1866.
- SABRAZÈS. — Linné et les fièvres intermittentes. Procès-verbaux. Société linnéenne de Bordeaux, 9 janv. 1918.
- SAINT-GERMAIN. — Descartes comme physiologiste et comme médecin.
Paris, 1869.

- SENNERT. — « *Medicina practica* ». *Opera omnia*, Lugduni, 1650.
- STURM. — « *Febrifugi Peruviani* », etc. Leyde, 1662.
- SÉVIGNÉ (M^{me} de). — *Lettres*.
- SYLVIVS. — « *Disputationum Medicarum* ». *Opera omnia*, 1679.
- « *De Methodo Medendi* ». *Opera omnia*, 1679.
- « *Praxeos medicæ. Idea Nova* ». *Opera omnia*, 1679.
- « *Oratio inauguralis de Honinis Cognitione* ». *Opera omnia*, 1679.
- « *De Medicamentis Chymicis Theses* ». *Opera omnia*, 1679.
- « *Epistola apologetica Anti-deusinguiana* ». *Opera omnia*, 1679.
- « *Oratio de Affectus Epidemii Leidensis* ». *Opera omnia*, 1679.
- SCHACHT (Lucas). — « *Oratio funebris in Auctoris Obitum* ». *Opera omnia*, 1679.
- VAN HELMONT. — « *Ortus Medicinæ* ». Amstelodami, 1652.



